

Laurent MARTY et Didier BASS

Respectivement Dr en anthropologie sociale et culturelle, histoire contemporaine,  
enquêtes qualitatives, études et formations, d'une part,  
Et directeur d'établissement culturel, d'autre part.

(2002)

# Le métier d'adulte n'est plus ce qu'il était. *(Le goût de vivre)*

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: [jean-marie\\_tremblay@uqac.ca](mailto:jean-marie_tremblay@uqac.ca)

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"

Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

## Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue  
Fondateur et Président-directeur général,  
**LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.**

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Laurent MARTY et Didier BASS

**LE MÉTIER D'ADULTE N'EST PLUS CE QU'IL ÉTAIT.**  
*(Le goût de vivre.)*

Paris : Éditions Planète Jeune et l'Atelier d'ethnologie, 2002, 79 pp.

[Autorisation formelle accordée par l'auteur le 23 mars 2010 de diffuser ce livre dans Les Classiques des sciences sociales.]



Courriel : [marty.laurent@wanadoo.fr](mailto:marty.laurent@wanadoo.fr)

Polices de caractères utilisée : Comic Sans, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5" x 11"

Édition numérique réalisée le 25 novembre 2010 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



Laurent MARTY et Didier BASS

LE MÉTIER D'ADULTE  
N'EST PLUS CE QU'IL ÉTAIT.  
(Le goût de vivre.)



Paris : Éditions Planète Jeune et l'Atelier d'ethnologie, 2002, 79 pp.

## Sommaire

### Quatrième de couverture

#### Quelle histoire allons-nous raconter à nos enfants ?

1. Des jeunes sans histoire
2. Fragments de ville, fragments de vie
3. "J'avais vingt ans et j'étais fier qu'on me traite comme un homme"
4. De la crise comme source d'intelligence
5. "Vous les adultes, vous avez peur de nous"

- Le métier d'adulte n'est plus ce qu'il était
- Ce qui se joue dans le temps des loisirs
- Entre *Family life* et *relation de service* : le parent collectif

6. Petites réponses à de grandes questions

- Éloge du "rien" et de l'autorité clairement affirmée
- Valeur du petit projet, voire de l'acte minuscule, et rôle de l'adulte proche

7. Les institutions nous emm..., Dieu merci !

### Le goût de vivre

LE MÉTIER D'ADULTE N'EST PLUS CE QU'IL ÉTAIT.  
(*Le goût de vivre.*)

Quatrième de couverture

[Retour à la table des matières](#)

Qu'est-ce que devenir adulte aujourd'hui ? Entre la criminalisation des jeunes (tous potentiellement délinquants) et la survalorisation (tous beaux, intelligents et dynamiques) y a-t-il de la place pour la simple autorité attentionnée, c'est-à-dire l'adulte mature ? L'intérêt de ce petit livre est qu'il revient à une question de base : le passage de l'enfance au monde des adultes et les rituels qui l'accompagnent. Dans nos sociétés fragmentées, où les adultes forment un *parent collectif*, comment chacun (mère, père, enseignant, élu, animateur, éducateur, policier...) peut-il s'y prendre pour transmettre le *goût de vivre* ?

Pendant un an, une quarantaine de personnes se sont réunies à Strasbourg à l'initiative de Planète Jeune. La méthode utilisée, *l'intervision*, attire l'attention, car au lieu d'attiser le sentiment d'insécurité, elle est fondée sur l'intelligence créatrice des acteurs et le plaisir de travailler ensemble. À chaque séance d'intervision, on raconte des situations vécues et l'on explore toutes les questions qu'elles soulèvent.

Territoires des jeunes, territoires des adultes... Quelle place pour les jeunes dans notre citoyenneté en redéfinition ? Les *interviewés* parlent avec force et sensibilité de la relation de proximité. Ils soulignent aussi le nouveau rôle de l'imaginaire, qui incite à prendre place dans les dynamiques contemporaines *d'autorisation* :

"Les observateurs de notre époque convergent vers un constat enthousiasmant (et inquiétant) : dans nos sociétés fragmentées en mutation incessante, l'individu a pour une large part à construire lui-même son chemin. Il lui faut s'autoriser, devenir lui-même l'auteur de l'histoire qu'il vit.

Quelle histoire désormais allons-nous raconter à nos enfants, si nous sommes nous mêmes en train de construire notre existence ?

Voici les réponses des interviewés de Strasbourg".

*Laurent Marty,*

*51 ans, est ethnologue et consultant.*

*(Contact: [marty.rd@wanadoo.fr](mailto:marty.rd@wanadoo.fr))*

Planète Jeune

Tél. 03 88 32 17 22

E-mail: [planete-jeune@wanadoo.fr](mailto:planete-jeune@wanadoo.fr)

[www.planetejeune.org](http://www.planetejeune.org)



*On a l'impression qu'au fond les hommes ne savent pas très exactement ce qu'ils font. Ils bâtissent avec des pierres et ils ne voient pas que chacun de leurs gestes pour poser la pierre dans le mortier est accompagné d'une ombre de geste pour poser une ombre de pierre dans une ombre de mortier. Et c'est la bâtisse d'ombre qui compte.*

*Jean Giono Que ma joie demeure*

### **Remerciements**

*Merci à Didier, qui fut à l'initiative de l'intervision et le compagnon de route tout au long de sa réalisation, puis de l'écriture de ces pages.*

*Merci à tous les intervisionnaires, co-auteurs de ce travail.*



LE MÉTIER D'ADULTE N'EST PLUS CE QU'IL ÉTAIT.  
(*Le goût de vivre.*)

## Quelle histoire allons-nous raconter à nos enfants ?



[Retour à la table des matières](#)

Les observateurs de notre époque convergent vers un constat enthousiasmant (et inquiétant) : dans nos sociétés fragmentées en mutation incessante, l'individu a pour une large part à construire lui-même son chemin. Il lui faut *s'autoriser*, devenir lui-même *l'auteur* de l'histoire qu'il vit.

*Quelle histoire désormais allons-nous raconter à nos enfants, si nous sommes nous mêmes en train de construire notre existence?*

Voici les réponses des intervisionnaires de Strasbourg.

### *L'autorisation analysée par les Sciences Humaines*

Dans nos *sociétés en quête de sens*<sup>1</sup>, l'individu d'aujourd'hui dans son processus de *socialisation*<sup>2</sup> est à la *recherche de soi*<sup>3</sup>. Il s'interroge : *Dans quelle société vivons-nous?*<sup>4</sup> Faute d'obtenir des réponses toutes faites, de disposer de repères préétablis, il fait des *expériences*<sup>5</sup>, et finalement, il s'avère que *Rien n'est plus pareil, et ça n'est pas un drame*<sup>6</sup>. Dans ce monde ouvert, on peut *Etre d'ici et du monde*<sup>7</sup> retrouver du plaisir dans la vie locale avec les gens sans prétention qui l'habitent<sup>8</sup>, tout en étant citoyen du monde. Voyager<sup>9</sup> et faire *l'éloge de l'intimité*<sup>10</sup>, redécouvrir les *nourritures affectives*<sup>11</sup> et apprécier de s'initier ensemble à *l'art de cultiver les projets*<sup>12</sup>.

- 
- 1 DE FOUCAULD ET PIVETEAU *Une société en quête de sens* Odile Jacob Paris 1995, 2000.
  - 2 DUBAR Claude *La socialisation : construction des identités sociales et professionnelles* Armand Colin Coll U., 2000.
  - 3 TOURAINE Alain et KHOSROKHOVAR *La recherche de soi, dialogue sur le sujet* 2000 Fayard.
  - 4 DUBET François et Danilo MARTUCCELLI *Dans quelle société vivons-nous?* Seuil L'épreuve des faits Paris 1998.
  - 5 DUBET François *Sociologie de l'expérience* Seuil 1996.
  - 6 DEMUTH Gérard: *Rien n'est plus pareil et ça n'est pas un drame*, Stock 1997.
  - 7 MARTY Laurent *Etre d'ici et du monde*, Eds Freeway Clermont-Ferrand 1998
  - 8 SANSOT Pierre *Les gens de peu*, PUF Sociologie d'aujourd'hui Paris 1992.
  - 9 VIARD Jean *Cours traité sur les vacances, les voyages et l'hospitalité des lieux*, Ed L'aube Intervention 2000.
  - 10 PASINI Willy *Eloge de l'intimité*, Payot Documents Paris 1991.
  - 11 CYRULNIK Boris *Les nourritures affectives* Odile Jacob Paris 1993.
  - 12 MARTY Laurent *De l'art de cultiver les projets*, DRTEFP, Clermont-Ferrand 2000.

Ce pot pourri de travaux en Sciences humaines récents (dans lequel je me suis permis de glisser deux de mes œuvres) donne un aperçu du contexte général qui génère *les pratiques d'autorisation*. Un important travail est à l'œuvre, dans lequel les gens se construisent eux-mêmes en construisant leur relation à l'autre et au monde. Pour un nombre croissant de personnes, les pratiques d'autorisation s'installent dans leur existence comme ce qui les tient debout, et ce qui nous tient ensemble.



Au cœur de l'Europe, les 27 communes de la Communauté urbaine de Strasbourg, 450.000 habitants dont un fort pourcentage de jeunes<sup>13</sup>. Ici, comme ailleurs, des jeunes vivent leur vie, cherchent leur place et font parler d'eux - Strasbourg a acquis la fâcheuse renommée d'être la ville où l'on brûle des voitures pour les fêtes de fin d'année... Ici comme ailleurs,

des adultes, parents, enseignants, élus, animateurs, éducateurs, policiers, tous ceux qui constituent le "parent collectif" aujourd'hui, font leur métier du mieux qu'ils peuvent. Pour vous connecter avec eux, je vous propose un outil de navigation très sophistiqué, et toujours moderne bien que vieux comme le monde : *l'art de raconter des histoires*. Pen-

<sup>13</sup> 40% des habitants de Strasbourg ont moins de 26 ans, ce qui en fait la ville la plus jeune de France

dant un an, réunis par Planète Jeune <sup>14</sup>, des gens qui font métier d'être avec les jeunes ont raconté, chacun à sa manière, leurs histoires sur le métier d'adulte. Ces histoires nous ont tellement passionné qu'elles nous ont donné l'envie de vous les raconter à notre tour.

Le principe de *l'intervision* est simple : à chaque séance, les participants racontent des histoires vécues, et une discussion s'engage. Les rencontres sont à la fois régulières et suffisamment espacées pour laisser le temps aux questions de cheminer. Deux groupes de 10-15 personnes se sont réunis une fois par mois pendant près d'un an, jusqu'à ce qu'ils aient fait le tour de ce qu'ils avaient à se dire. Les participants sont tous engagés d'une manière ou d'une autre dans les politiques de la jeunesse, comme animateurs, éducateurs, responsables de centres de formation, agents spécialisés dans les administrations (ministère, services jeunesse des municipalités, et du Conseil général...). En tout, 44 personnes âgées de 23 à 65 ans ont participé à l'intervision.

Une particularité notoire du groupe d'intervision : c'est un lieu hors enjeux (financiers, institutionnels, etc...), animé par une personne qui elle-même n'est pas du tout impliquée dans les enjeux locaux.

L'intervision, comme la télévision, est un puissant moyen d'émettre et de recevoir informations et émotions, à part qu'il n'y a pas besoin de caméras, d'antennes ni d'émetteurs, ni de téléviseur. Nous sommes entre nous, directement de personne à personne. Plaisir de cette rencontre... et aussi difficulté : il s'agit d'écouter, parler, se dire, comprendre la logique de l'autres, interagir. C'est en quelque sorte une formation réciproque, chaque acteur étant à un

---

<sup>14</sup> Planète Jeune : voir l'encart " *Planète Jeune et les lieux dédiés aux jeunes* "

moment formateur pour les autres acteurs. C'est aussi, tout simplement, un moment de rencontre, où l'on met en circulation les émotions accumulées, sans intermédiaire, et dont on ressort toujours un peu transformé.

### *Planète Jeune et les lieux dédiés aux jeunes*

Planète Jeune est une structure légère ayant pour but de *faciliter la concertation et la coopération des partenaires* qui contribuent à l'organisation des activités de loisirs pour la jeunesse à l'échelle de l'agglomération Strasbourgeoise.

L'offre de loisirs est dispersée, et évolutive. La demande provenant des jeunes est individualisée, fragmentée, mouvante. Le demandeur souhaite souvent *essayer* avant de s'engager de façon plus prolongée dans telle ou telle pratique de loisirs. Comment arriver à articuler dans ces conditions l'offre et la demande?

Il ne s'agit pas simplement de proposer un catalogue d'activités. C'est un véritable travail d'expérimentation et de construction avec les élus et acteurs des différents territoires, de sorte qu'ils puissent trouver leur place dans la dynamique qui leur est propre, et que les jeunes bénéficient ainsi d'un choix large, renouvelé et de qualité.

Dans le cadre de cette démarche de réflexion et d'expérimentation Planète Jeune a proposé en 2001 aux professionnels de la jeunesse de participer à un travail d'intervision à partir de l'analyse suivante :

*"La gestion des espaces et des lieux dédiés aux jeunes est un problème récurrent dans les politiques jeunesse. Cette problématique est renforcée depuis quelques années par des demandes émanant de groupes de jeunes concernant la jouissance directe de locaux.*

*Derrière cette demande se cristallisent plusieurs enjeux : la relation des jeunes à l'espace public, la place et le rôle des structures de quartier, le besoin de reconnaissance des jeunes, la place des professionnels et des référents sociaux, les contraintes de l'autogestion et/ou de l'auto-régulation, le fonctionnement de lieux non dédiés à une activité (foyer), la notion de projet etc...*

*Plusieurs projets sont en cours aujourd'hui sur la Communauté Urbaine de Strasbourg. et ce à différents niveaux de réalisation ; l'opportunité de créer un moment d'échange et de réflexion afin d'analyser ces expériences, nous semble donc pertinente."*

Les échanges se situent aussi à un second niveau : celui du recul, de la distanciation : "lever le nez du guidon". On quitte un instant les urgences, les impératifs institutionnels et financiers, et l'on met sur le tapis les questions de fond que l'on n'a pas habituellement le temps ni l'occasion d'aborder. Mon rôle en tant qu'animateur et en tant qu'ethnologue consiste d'abord à écouter, mais également à proposer des repères et interpeller les participants.

L'objectif de ce petit livre est d'ouvrir le cercle en racontant simplement ce qui s'est dit et travaillé durant cette année d'intervision.

*"Quand on rêve seul, ce n'est qu'un rêve ; quand on rêve à plusieurs, c'est le début de la réalité", Georges Balandier <sup>15</sup>. C'est dans cet esprit que j'appelle "intervisionnaires" les participants à l'intervision, dans les pages qui suivent.*

---

<sup>15</sup> Dans ORSENNNA et al. *Besoin d'Afrique*, Fayard 1992

LE MÉTIER D'ADULTE N'EST PLUS CE QU'IL ÉTAIT.  
(Le goût de vivre.)

## Chapitre 1

### Des jeunes sans histoires



[Retour à la table des matières](#)

Un des intervenants a simplement dit : "J'essaie de leur transmettre le goût de vivre". J'aurais aimé qu'il aille plus loin mais il n'a pas souhaité en dire plus ce jour là. Pendant deux ou trois mois, il est peu intervenu. Je crois qu'il voulait voir s'il pouvait vraiment parler, si ce que nous faisons n'était pas bidon.

Dans une autre séance, la discussion a porté sur les conflits avec les jeunes. Il a fait la remarque suivante :

"Ceux qui font du bruit, qui nous provoquent, ne se suicident pas."

Puis il a raconté l'histoire d'un garçon qu'il avait connu. C'était un garçon réservé, il ne faisait pas beaucoup parler de lui. Quand il a disparu de la circulation cela n'a pas attiré l'attention. Il restait replié sur lui-même dans sa chambre.



Un jour il s'est jeté par la fenêtre du onzième étage. Il avait 18 ans. Quelques jours plus tard, pas très loin, un autre jeune se donnait la mort par overdose.

"La mort d'un jeune est un scandale, poursuit-il. À chacun sa part de responsabilité de ne pas avoir réussi à l'accompagner jusqu'à la vie... On a les mêmes responsabilités, et le même travail à faire, la même volonté de faire reculer le dégoût de vivre. Les aider à faire deux pas dans ce sens, c'est ce qu'on a en commun, par delà les vieux schémas. À partir de là, tous les moyens du monde sont possibles! Peu important les activités et les méthodes. Tout ce qui donne le goût de vivre est bien!"

Une grande émotion s'est emparée de l'assemblée. Ses mots parlent à tous profondément. La passion pour son métier, ce qui est au cœur, touche puissamment les préoccupations de chacun. Après cela, le groupe et chacun de ses membres ne seraient plus les mêmes. Ils repartiraient dans la ville, chacun avec "ses" jeunes, et chacun avec sa propre jeunesse, différents.

En faisant le bilan de cette séance d'intervision, nous nous sommes interrogés avec mes amis de Planète Jeune : était-il opportun d'aborder un sujet aussi grave alors qu'il est question de temps libre et de loisirs? Je me suis souvenu d'un de mes maîtres en anthropologie, Louis-Vincent Thomas, qui était un spécialiste mondial de l'anthropologie de la mort. Il avait étudié la mort en Afrique, dans les pays Occidentaux, dans les cultures les plus diverses. Il nous racontait comment les rituels funéraires mettent en scène la perte d'un membre de la communauté pour renforcer la vitalité de l'être-ensemble. C'était un homme tranquille, joyeux, bon vivant <sup>16</sup>. Il nous apprenait la science vieille comme l'hu-

---

<sup>16</sup> "Si je devais résumer une philosophie acquise au contact de la mort et du continent africain, je dirais ceci : on ne peut vivre et se défendre qu'en pratiquant l'amour et l'humour", écrit LV THOMAS (Sciences Humaines N°27). Citons parmi

manité qui consiste à ne pas éviter la confrontation avec la souffrance et la mort, au contraire, à les mettre en scène dans des ritualisations. Une manière de mieux apprécier ce qui importe dans l'existence, d'aller à l'essentiel, et aussi d'aborder la vie avec une certaine légèreté, en sachant que demain il sera trop tard pour en apprécier le goût.

En effet, assez curieusement, le fait d'aborder un sujet grave, touchant à la mort de jeunes a peine sortis de l'en-

fance, a rendu l'atmosphère plus légère, j'irai presque jusqu'à dire plus joyeuse, en ce sens que les intervisionnaires se sentaient plus proches les uns des autres, unis dans une même motivation. Et il en fallait, de la motivation pour aborder la question de fonds soulevée par André.

Voilà deux jeunes "sans histoires", et ce silence nous interpelle : leur histoire personnelle n'a pas trouvé à se rattacher à l'Histoire autour d'eux. Rien qui les rattache à la vie. À la façon des jeux de rôle, nous sommes les maîtres de jeux, et c'est à nous

adultes qu'il revient de définir le monde dans lequel les jeunes vont être les acteurs : quelle histoire leur racontons-nous, quel environnement humain proposons-nous, quel est ce monde dans lequel nous les accueillons ? Ce sera la question centrale de l'intervision.



ses œuvres : Anthropologie de la mort, 1975, Payot, et Rites de mort, 1985, Fayard.

LE MÉTIER D'ADULTE N'EST PLUS CE QU'IL ÉTAIT.  
(*Le goût de vivre.*)

## Chapitre 2

---

### Fragments de ville, fragments de vie



[Retour à la table des matières](#)

La première séance d'intervision a été consacrée à construire ensemble une représentation de ce monde que nous allons explorer. Mettre à plat, faire l'inventaire : ces lieux que les adultes dédient aux jeunes, qu'est-ce que c'est? Se donner une vision panoramique avant d'entrer dans le détail des situations. Nous avons fait un tour de table ; chacun présentait rapidement une ou deux histoires vécues de lieux que des jeunes fréquentent, avec comme recommandation de rester au plus près de ce qui a été vécu personnellement. Nous étions une quarantaine de personnes ; c'est beaucoup pour parler (les séances suivantes, nous avons créé deux groupes). Le tour de table, même en limitant à quelques minutes le

temps de parole de chacun, prend plus d'une heure! Fallait-il interrompre ce long inventaire ? La qualité d'écoute et de parole était tellement bonne que j'ai préféré laisser à chacun la possibilité d'apporter sa vision des faits. Le groupe s'est régulé de lui-même : à mesure qu'avancait le tour de table, spontanément les interventions se faisaient plus précises et aussi plus orientées sur l'analyse des faits, pour éviter les redites. Déjà le groupe d'intervision était en train de se constituer comme un ensemble de personnes *en intelligence*. Nous avons commencé à faire connaissance, à approcher les sensibilités des uns et des autres, et les problématiques qui allaient s'exprimer par la suite. Nous avons commencé à nous entendre. En une après-midi de travail, nous avons produit une vision à la fois globale et très détaillée de la vie des jeunes dans la ville.

Avec, déjà, le plaisir des histoires partagées, qui s'embellira au fil des rencontres.

### *Cartographie de la planète jeune*

L'arpentage des territoires des jeunes dans la cité fait apparaître une planète qui a l'aspect suivant :

École	Culture (la, les)
Entre midi et 2	Centres commerciaux
Associations de jeunes	Le terrain de jeu (foot)
	Centres et clubs sportifs
Squats (légaux-illégaux)	Terrains d'évolution (sports)
Lieux jeunes, lieux occultes	
	Conseils municipaux de jeunes
	Mac Do
Les murs (expressions graphiques)	Centres Socio-culturels
	Discothèques, cafés, bars, dîner kebab, Cafétérias
« La laiterie » « Le Tunnel »	« Carrefour bus » "Le Sylone"
	Lieux imaginaires (mythiques) : l'ailleurs, le voyage, la côte...
La Rue.	Le Quartier. Le Tram. La Place des Halles.
Pistes cyclables, parcs.	
	Lieux de droit et de non droit (loi apparente ou non)
Le « local jeunes de Koengshoffen »	Milieu rural; hors agglo
Lieux Multimédia : télé, jeux...	
Famille. Maison.	La chambre
	Soirées-Cinéma
Le Parking.	La voiture
Mission locale,	« Carrefour »
Cybercafés, Cybercentres	Lieux de culte,
	scoutisme
Certaines cages d'escalier	Lieux partagés
La prison]	

La première impression que m'inspire cette carte des lieux des jeunes est le foisonnement, la multiplicité, l'éclatement. J'y vois aussi un portrait de nous (jeunes et moins jeunes), de notre état : si ensemble, nous nous regardons dans un miroir, c'est cela que nous voyons.

Miroir brisé <sup>17</sup> ou kaléidoscope?

Individus des sociétés modernes, quelques soient nos âges, nous menons simultanément plusieurs existences de plus en plus cloisonnées : une dans la famille, une autre à l'école et au travail, une autre pendant les temps libres, une autre dans les transports et dans la rue... Si j'opte pour un point de vue pessimiste "fin de siècle", j'y verrai les raisons d'une perte de sens, de la difficulté de s'y retrouver et de la violence de l'humanité balkanisée. Si j'opte pour un point de vue optimiste, j'apprécierai cette multiplicité des lieux comme autant d'ouvertures et de possibilités de liberté.

Le mouvement de nos sociétés est à la confluence de ces deux points de vue. Le reste est affaire d'imaginaire, et c'est là que se situe notre incertitude, et le commencement de notre sentiment d'insécurité. Le discours savant parle de *difficulté de symboliser*, le sens commun déplore *la perte des valeurs, le manque de repères*. Quel discernement apportons-nous aux jeunes? Dès la première rencontre, à partir des fragments de ville et fragments de vie rapportés par les intervisionnaires émergeait le besoin d'une cohérence symbolique dont nous adultes, aurions en quelque sorte la responsabilité.

L'incertitude liée à la place des jeunes n'est pas nouvelle, elle traverse toute l'époque moderne, et tous les récits

---

<sup>17</sup> Expression utilisée par Claude Olivenstein pour rendre compte de la vision du monde du toxicomane.

d'enfance et d'adolescence qui s'y rapportent. L'inventaire des lieux réalisé à Strasbourg a fait revenir à ma mémoire une chanson de mes années d'adolescence :



Eh, monsieur l'homme orchestre, joue moi ta chanson,

Je n'ai pas sommeil et je ne sais plus où est ma maison...

Il s'agit d'une chanson de Bob Dylan, dans une bonne traduction de Pierre Delanoë et Hugues Aufray, *Mr Tambourine man*. Elle raconte le désarroi d'un jeune en exil dans ce siècle mouvementé. Des millions de jeunes reconnurent leur musique dans la musique de Dylan - j'aurais pu évoquer aussi sur le même thème *Nowhere man* des Beatles <sup>18</sup>, et cent autres titres...

Et nous, adolescents cherchant notre voie, nous découvriions, émerveillés, le chaos de nos sentiments exprimé avec justesse et poésie...

Ici, nous abordons l'imaginaire.

---

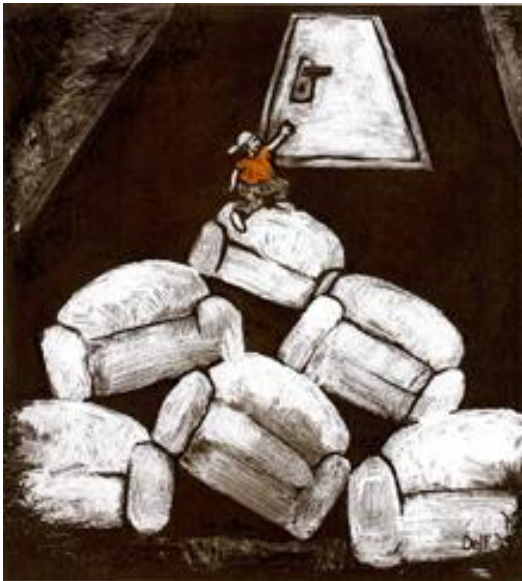
<sup>18</sup> He's a real nowhere Man / Sitting in his Nowhere Land, / Making all his nowhere plans for nobody.// Doesn't have a point of view, / Knows not where he's going to, / Isn't he a bit like you and me? / Nowhere Man, please listen, / You don't know what you're missing, / Nowhere Man, the world is at your command...

LE MÉTIER D'ADULTE N'EST PLUS CE QU'IL ÉTAIT.  
(Le goût de vivre.)

## Chapitre 3

---

"J'avais vingt ans et j'étais fier  
qu'on me traite comme un homme"



[Retour à la table des matières](#)

En même temps qu'ils dessinaient le paysage fragmenté des lieux des jeunes dans la ville, les intervisionnaires ont proposé une clé pour comprendre ce qui relie et anime ces fragments de vie. Ils ont beaucoup insisté : selon eux, on ne peut rien entendre des lieux des jeunes si l'on n'apprécie pas le rôle qu'y joue *l'imaginaire*.

L'idée m'a paru assez abstraite sur le moment, puis au fil des interventions, elle a pris forme jusqu'à devenir une évidence. La rue, les murs et ce qui s'y dessine. La voiture, celle dont on rêve et celle qui est réduite en cendres. Les lieux "mythiques" : l'ailleurs, le voyage, la côte... Chaque lieu décrit, mê-



me brièvement (et peut être justement parce que le récit était bref) évoque instantanément une série d'images, un scénario. Le quartier, le terrain de foot. L'école. Le canapé du salon. Les cafés, discothèques. La prison. Chacun de ces espaces est à la fois un lieu matériel (un équipement...) et un lieu imaginaire, une scène où se jouent des représentations dont les jeunes sont les héros. À cela s'ajoutent bien sûr les lieux dédiés au spectacle.

Les productions médiatiques (musique, jeux vidéo, télé, cinéma...) participent activement à l'ensemble de ces lieux, mêlées aux mouvements des jeunes en un flux incessant. Parfois on ne sait plus très bien où est la réalité et où est l'imaginaire, mais une chose est sûre : dans ce foisonnement des lieux se situe l'expérience qu'ont les jeunes du monde, la légende de notre époque telle qu'ils la vivent, les mythologies modernes en actions... <sup>19</sup>

... Au fil des histoires racontées autour de cette table, la bizarrerie de l'inventaire prit une allure de cohérence, que l'ethnologue ne pouvait manquer de relever. Entre tous ces lieux se déroule un drame invisible ou oublié : l'épreuve du passage du monde de l'enfance au monde adulte. De la famille à l'école, d'un lieu de loisir à l'autre, le fil invisible reliant tous ces lieux peuplés d'images n'est rien d'autre que le processus rituel d'initiation, avec cette particularité de nos sociétés qu'il se déroule de façon éclatée et peu lisible.

À ce moment de l'intervision, il fallait mettre en place le décor dans lequel allaient être racontées les histoires. Nous

---

<sup>19</sup> Une très abondante littérature raconte l'émergence des cultures jeunes dans les sociétés contemporaines et le rôle qu'a eu la musique portée par les médias. Jean-Charles LAGREE publiait en 1982 *Les jeunes chantent leurs cultures*, et depuis de très nombreux ouvrages ont exploré toutes les facettes de la musique porteuse des valeurs de notre époque. Je ne saurais trop recommander Greil MARCUS *Mystery train, images de l'Amérique à travers le rock'n'roll*, Allia, 2001, et aussi l'ouvrage de l'anthropologue APPADURAI *La fin du colonialisme*.

avons consacré le début de la séance suivante à une rapide présentation de la *notion d'initiation*. Mon intention était d'installer dans le groupe la tension dramatique du passage de l'enfance à l'âge adulte. Dramatique? L'expérience des cultures du monde montre l'intérêt de ne pas dédramatiser ce passage. Si l'on veut bien le vivre et le dépasser (au lieu de le traîner comme un boulet toute sa vie), il convient de se confronter à sa gravité : le dramatiser, au sens théâtral du terme. L'épreuve de la mort de l'état d'enfant et la naissance à l'état d'adulte produisent une considérable énergie créatrice. Si elle n'est pas mise en scène et ritualisée, la même énergie devient destructrice et génératrice de mal d'être, de morosité, de haine et de violence.

Le mouvement par lequel on trouve son chemin dans le monde n'est pas seulement un thème d'étude intéressant quelques ethnologues, c'est l'expérience vécue de millions de jeunes, amplifiée en écho dans un imaginaire foisonnant et puissamment médiatisé (BD, jeux vidéos, films, musiques, littérature...).

Quelles histoires se jouent là, et comment les adultes doivent (ou ne doivent pas) intervenir dans ces lieux de théâtralisation de la vie ?

\*\*\*\*\*

Don Talayesva est un indien Hopi, né en 1890 à l'Est du grand canyon du Colorado. Dans *Soleil Hopi*<sup>20</sup>, il raconte de façon vivante et subtile son histoire. Ce livre, devenu un classique de l'ethnologie, est un témoignage exceptionnel, de

---

<sup>20</sup> DON C. TALAYESVA, 1959, 1982, *Soleil Hopi*, Presse Pocket, Plon, Collection Terre Humaine

l'intérieur, sur la transition entre la société traditionnelle amérindienne et la société américaine moderne.

Don Talayesva raconte dans le détail la manière dont se sont déroulées les cérémonies rituelles par lesquelles il fut *reconnu par la communauté* comme étant devenu un adulte. Un petit extrait de ce moment fort :

"Pendant quatre nuits, j'ai dû dormir sous la couverture de mon père rituel, pour qu'il puisse m'élever à l'âge d'homme, de même qu'étant enfant, je dormais sous la couverture de ma mère."

Avec la couverture, l'enfant devenu homme sera en mesure de faire face aux difficultés de la vie.

"J'avais près de vingt ans et j'étais fier qu'on me traite comme un homme"

Cette couverture cédée par le père rituel, on peut estimer qu'elle représente symboliquement *ce que le monde adulte transmet au jeune* : les croyances, les mythes, les rites, bref les mystères qui structurent l'univers de leur peuple. Celui qui n'accède pas à cette couverture, celui-là aura froid toute sa vie <sup>21</sup>. Je ne peux m'empêcher, en lisant cette citation de Don Talayesva, de repenser à la phrase célèbre qui ouvre le roman de Paul Nizan *Aden Arabie* :

"J'avais 20 ans et je ne laisserai dire à personne que c'est le plus bel âge de la vie"

Le jeune quitte l'univers de l'enfance pour entrer dans l'univers adulte: le passage va se réaliser dans le cadre d'un ensemble de rituels par lesquels il va être admis à la

---

<sup>21</sup> Romain GARY raconte qu'il dormait toujours avec beaucoup de couvertures, pour avoir très chaud; et il ajoute que toute sa vie, il l'a passée à chercher une couverture chaude.

connaissance de certains "mystères" lui permettant d'accéder au statut d'adulte.

Ces rituels existent dans toutes les sociétés et toutes les personnes y sont directement impliquées. Dans certains cas, ils font l'objet de cérémonies publiques et privées, dans d'autres cas, la mise en scène est beaucoup moins visible, plus intégrée dans la routine de la vie quotidienne.

Il ne s'agit pas d'un simple apprentissage, d'une simple acquisition de connaissances, mais d'une expérience totale d'une grande intensité de laquelle l'être tout entier et ses relations avec les autres vont ressortir transformés. Il s'agit du passage d'un état à un autre état. On meurt à l'état d'enfant pour renaître à l'état d'adulte, à travers une série de phénomènes de désintégration/ réintégration (Marcel Mauss). Cette période de transition est marquée par un "bouillonnement" de l'être, un ensemble de mutations internes et relationnelles d'une grande ampleur. Le but des rituels est de canaliser l'énergie qui se dégage pour que le jeune vive la transformation dans de bonnes conditions et que la communauté y trouve aussi un regain de vitalisation (de la même manière que les rituels de morts et les règles et rituels régulant la sexualité). La relation aux jeunes nous fait advenir comme parents, c'est la même dynamique de renaissance, de renouvellement. C'est à cela que conduit le *travail sur soi des adultes* dont il sera question plus loin. La capacité à être parent, à prendre place dans le *parent collectif*.

### ***Le fil des générations***

*"Comme l'enfant et l'adolescent vivent une longue période de préparation et une relative ségrégation par rapport au monde adulte, les valeurs essentielles de la société leur sont forcément présentées de façon très sélective et sous un jour nettement idéaliste; leur caractère irréel, joint à l'absence d'expression rituelle et symbolique rend les jeunes très incertains et ambivalents à l'égard du monde adulte. Tel est le point de départ de la conscience des générations dans les sociétés modernes. ...Ces processus ont forcément marqué la conception du temps qui a beaucoup évolué dans les sociétés modernes. Primordialement cosmique ou mythique, cyclique ou apocalyptique, elle tend à céder la place, surtout dans les activités quotidiennes, à la conception mécaniste de la technologie moderne. Aussi est-il bien plus difficile d'établir des liens rituels directs entre les changements personnels et les changements cosmiques ou sociaux. Les adolescents sont donc amenés à évaluer dans le présent les principales valeurs culturelles en rapport avec la réalité sociale, ce qui peut les conduire au cynisme, à la rébellion idéaliste, à une idéologie ou un comportement faussés, ou bien plus heureusement au développement progressif d'une identité équilibrée.*

*... Ainsi, tous ces changements ont créé une nouvelle image pleine d'incertitudes de la jeunesse et de la conscience propre aux diverses générations dans la société moderne.*

*...Si l'on considère le développement de la personnalité, il en résulte au moins virtuellement une grande insécurité psychologique et l'absence d'une claire identité personnelle, mais également la possibilité d'une plus grande autonomie, plus de souplesse dans le choix des rôles et dans l'engagement à l'égard des valeurs et symboles divers. D'une façon générale - et c'est la racine de l'ambivalence -, l'individu, à la recherche de soi, a été beaucoup plus livré à lui-même."*

S.N. Eisenstadt, *Génération* in Encyclopédia Universalis.

Que nous disent les lieux inventoriés à Strasbourg sur la manière dont se fait ici et maintenant le processus d'initiation? Un intervisionnaire propose la lecture suivante (*attention, voici une séquence remarquable de l'intervision!*):

- Les jeunes se construisent un lieu à eux, qui se situe entre la cabane d'enfant et l'appartement des adultes.
- Ce lieu se métamorphose à la façon des Pokémon : il peut prendre la forme d'une cave, d'une voiture, d'un squat, d'un morceau de ville (rue, parking - Le Parking)...
- Le modèle recréé partout où ils peuvent, c'est l'appartement des parents <sup>22</sup>, avec par exemple des objets récurrents comme le canapé.

---

<sup>22</sup> L'appartement est le décor de nombre de séries télévisées qui passionnent les jeunes parce qu'ils y retrouvent leur vie et leurs questions. Loft story se jouait aussi dans un appartement. Jean Claude KAUFMANN écrit à ce sujet : "Autrefois, l'identité était définie par la place sociale occupée. On avait un destin so-

- Et quand ils mettent des mots là-dessus, conclut l'orateur, ils ont ouvert la porte vers le monde adulte.

Je me permets d'attirer l'attention sur ce petit extrait de l'intervision. Notre interviseuse propose une analyse du cheminement des jeunes. Elle n'est pas la seule analyse possible, d'autres intervenants proposent d'autres points de vue. L'ensemble de ces points de vue issus de l'expérience personnelle produit une représentation multiforme de l'entrée des jeunes dans le monde. C'est-là, dans cet *entre-nous* en mouvement que se situe la source de la responsabilité des adultes, c'est-à-dire de leur capacité à répondre aux questionnements des jeunes. Je posais en introduction la question: *Quelle histoire désormais allons-nous raconter à nos enfants, si nous sommes nous mêmes en apprentissage de la vie?* Notre interviseuse connaît le déroulement du chemin, pour y avoir accompagné nombre de jeunes, et aussi pour l'avoir vécu dans son histoire personnelle. Il peut donc s'autoriser à indiquer à la fois le sens et la manière de

---

*cial. Désormais, on se construit soi-même... Il faut être capable de se raconter. On est dans un régime de sincérité, peut être pour mieux se trouver... Notre société de l'individualisme offre des espaces de liberté extraordinaires, mais provoque une énorme fatigue mentale... Comme chacun est censé se construire une belle existence, ceux qui ont raté leur vie ont le sentiment qu'ils le doivent à eux-mêmes. Il faut constamment se questionner, la vie quotidienne devient épuisante. D'où le désir de temps-bulles, individuels et collectifs, où l'on est pris en charge. Les jeunes, qui ont toutes les décisions à prendre sur leur avenir, vivent une angoisse diffuse et profonde. Il y a donc chez eux cette envie de retourner en enfance. Les enfants sont mûrs plus tôt, mais les jeunes entrent définitivement dans l'âge adulte de plus en plus tard, car la vie quotidienne est de plus en plus compliquée, nécessite un apprentissage beaucoup plus long. Entre les deux se situe une large parenthèse, où les jeunes sont à la fois enfants et adultes, des extraterrestres qui portent une énorme charge de responsabilités, d'angoisses, de questionnements, avant cette plongée terrible : décider de leur vie puisque ce n'est pas la société qui le fait. Ces jeunes gardent les stigmates de l'enfance sans honte, ce qui est nouveau. Ils montrent leur force tranquille". ("Ils veulent exister plus" Le Monde 5.7.01)*

cheminer : *Quand ils mettent des mots là-dessus, dit-il, ils ont ouvert la porte vers le monde adulte.*



Enfin, comme tous les jeunes du 20<sup>ème</sup> siècle, ceux du tournant de millénaire ne font rien d'autre que chercher leur maison. *ET phones home...* Comme les Petits Poucets et les Boucle d'or de tous les temps, les enfants d'aujourd'hui cherchent leur chemin, il leur arrive d'avoir l'impression de se perdre, et parfois ils se perdent vraiment. Ils traversent des épreuves, ils les surmontent et arrivent un jour à un endroit où

**Commentaire [W91]:** Couper en 2 la phrase et faire apparaître la 2<sup>ème</sup> partie comme une autorisation ou ouverture vers...

ils peuvent dire : *ici, c'est ma maison, mon territoire, ceci est pour moi le centre du monde.*

Quelle différence entre les cheminements d'hier et ceux d'aujourd'hui ? La mise en scène rituelle, généralement structurée et cohérente dans les sociétés traditionnelles, est beaucoup moins visible et lisible dans nos sociétés. À quel moment nous, enfants du 20<sup>ème</sup> siècle et du début du 21<sup>ème</sup>, pouvons-nous affirmer que nous avons quitté le monde de l'enfance pour entrer dans le monde des adultes ? Est-ce la première relation sexuelle, le premier emploi stable, le passage du baccalauréat ou du permis de conduire, l'installation dans un appartement "à nous" ?

Ce qui est nouveau, ce n'est pas l'existence d'épreuves initiatiques, mais le monde actuel auxquelles elles préparent le jeune. Avec la modernité et le renouvellement de toutes les structures sociales s'ouvre une période marquée par l'in-



*certitude. Georges Balandier, un de mes maîtres en anthropologie, décrit ainsi ce phénomène : L'époque est de moins en moins propice à une représentation unilinéaire du parcours de la vie<sup>23</sup>... L'incertitude prévaut, le présent est à conquérir sans répit et le cycle de la vie individuelle prend l'aspect d'une course d'obstacles. C'est un temps où rien n'est acquis sûrement, ni le savoir et la compétence, ni l'emploi ou la période d'activité, ni le support social et affectif qui donne son assise à l'existence privée"<sup>24</sup>.*

Les expériences racontées lors de l'intervision posent la question : comment les jeunes vivent-ils l'instabilité du monde dans lequel ils entrent ? *Harry Potter* et son immense succès apportent des éléments de réponse. *Harry Potter* est l'orphelin mal aimé de toutes les histoires de tous les temps. En même temps, il représente "*l'angoisse d'une génération d'enfants dont les parents ont une vie émotionnelle, professionnelle et géographique instable. Avec son monde magique, J.K. Rowling prolonge et protège l'enfant en initiant à la peur, à la solitude et à l'indépendance... Comme les grands mythes et récits, son histoire aide à répondre aux éternelles questions : "À quoi ressemble le monde, comment y vivre?" et propose des modèles de comportement qui donnent sens à la vie "*<sup>25</sup>

\*\*\*\*\*

---

<sup>23</sup> Voir l'encart citant EISENSTADT (*Le fil des générations*) en partie 3

<sup>24</sup> Georges BALANDIER, "Le Désordre", Fayard, 1988

<sup>25</sup> D'après Henriette KOTHALS ALTÉS, in "Lire" Septembre 2000

À la question "*Que transmettons-nous ?*", l'intervision ouvre deux niveaux de réponse. Celui de la symbolique collective : le *récit* de base, le repère central générateur de cohérence dont les adultes (le *parent collectif*) sont les auteurs. Et la *présence* personnelle d'adultes attentionnés. Je propose en encart quelques extraits d'un texte de Boris Cyrulnik sur ces deux niveaux de réponse.

***La présence et le récit :  
corps à corps et représentation***

*"... Ces exemples cliniques illustrent la double origine des émotions humaines : le corps à corps et la représentation. Quand l'attachement se tisse mal au quotidien, l'homme domestique ne sera pas éprouvé comme père ; mais si l'énoncé ne le désigne pas, il ne sera pas non plus éprouvé comme père. Le sentiment incestueux n'exige donc pas un déroulement sexuel complet, il suffit que la représentation vienne en tête et déclenche une émotion durable. Comme pour toute représentation, il suffit de mots ou de gestes pour évoquer ce sentiment de proximité sexuelle intolérable.*

*...S'il n'y avait qu'une seule idée à retenir de cet exposé, je proposerais celle-ci : notre besoin d'aimer, qui nous pousse à chercher l'autre doit prendre forme sous l'effet des contraintes du milieu. Un milieu structuré structure ce besoin et, permettant la coexistence affective, permet aussi la création d'un monde intermental. Quand le besoin d'aimer nous pousse en tout sens parce que nous sommes encéphalopathes ou schizophrènes, quand nous sommes seuls dans un désert affectif parce que l'autre vient à manquer, quand ce milieu est mal structuré par l'altération familiale ou la désorganisation sociale, alors ce besoin ne prend pas forme. Le monde intermental n'étant pas créé par défaut (absence) ou excès (fusion) de l'autre, ne permet plus l'empathie. L'inceste n'est plus nommé ni éprouvé, puisqu'il se déroule dans la banalité de l'impulsion sexuelle. Certains ne se représentent pas la tragédie incestueuse ; pour eux, ce n'est qu'une petite affaire. D'autres sont rongés par un sentiment d'inceste, alors que la culture ne sait plus faire le compte de ce qu'elle interdit."*

Extraits de CYRULNIK Boris *Le sentiment incestueux* in *De l'inceste*, par F. Héritier, Aldo Naouri et Boris Cyrulnik, Eds Odile Jacob, Paris 1994p. 49, 52.55 et 70]

On retrouve la même réflexion dans la dynamique de l'éthique présentée par Paul RICŒUR : à la fois construction personnelle et construction dans la relation, mais ne prenant vraiment toute sa valeur que quand elle s'inscrit dans un récit qui fait fonction de repère et de loi.

LE MÉTIER D'ADULTE N'EST PLUS CE QU'IL ÉTAIT.  
(Le goût de vivre.)

## Chapitre 4

### De la crise comme source d'intelligence



[Retour à la table des matières](#)

La crise est survenue assez vite. Il y a toujours un moment de crise dans la vie d'un groupe. Au début, au milieu, ou à la fin, peu importe, dans tous les cas c'est un moment fortement générateur. Il peut survenir de situations totalement imprévues. C'est ce qui s'est passé dans une des premières séances d'intervention. J'avais posé aux intervenants la question suivante :

"Pouvez-vous parler de l'intention que vous mettez dans votre travail avec les jeunes ? Que visez-vous, à quels effets voulez-vous parvenir ? "

D'emblée, quelqu'un a lancé :

"Il s'agit bien d'accompagnement, pas d'élevage !"

Une discussion s'en est suivie, où il est apparu rapidement que tout le monde était d'accord, avec cependant quelques réserves sur le terme *accompagnement*. Ensuite, chacun, en cinq ou dix minutes, a donné un aperçu de sa *vision*. A mesure que se faisaient les présentations, il apparaissait à l'évidence, malgré le peu de temps dont chacun disposait, que la plupart des participants avaient réalisé autour de leur activité un important travail de création personnelle, *d'autorisation*.

"*C'est une présence, être compagne, être là*", dit un interviewé, pour affiner la notion d'accompagnement.

"*On a de l'indulgence pour les jeunes, pas de la bienveillance*", précise une autre.

Le groupe explore ensuite différents aspects de la relation à soi et de la relation à l'autre. Ce n'est pas du discours théorique ni technique. On sent que chaque mot a été pesé, pensé, travaillé, vécu. C'est un moment d'une grande intensité.

"Les aider à faire ce qu'ils ont envie de faire"

"*Etre garant des choix, et de l'imprudence*"... "*Donner des clés, et leur permettre d'apprécier les conséquences de leurs actions*"

"S'accepter soi-même, et prendre sa place"

"Respect d'autrui. Ils sont durs entre eux!"

"Savoir accepter des règles"

"Apprendre à faire face aux difficultés. Ils vont vers les choses faciles"

"Savoir donner un sens à sa vie"

À ce moment, un intervisionnaire, qui était resté plutôt réservé jusqu'ici, s'emporte :

"Notre travail, c'est de les aider à accéder à la vie professionnelle et à la vie de famille! Pourquoi chercher autre chose?"

Les autres ne font pas de commentaire, mais continuent cependant :

"Conserver l'enfance, ne pas oublier qu'on a été jeunes..."  
"On ne tue jamais l'enfant en nous. On est dans cette schizophrénie..."

"C'est le passage du rêve à moi au rêve à tout le monde"  
"Mais les jeunes sont blasés, ils n'ont pas de rêve".

"Apprendre à exprimer son rêve, son désir."

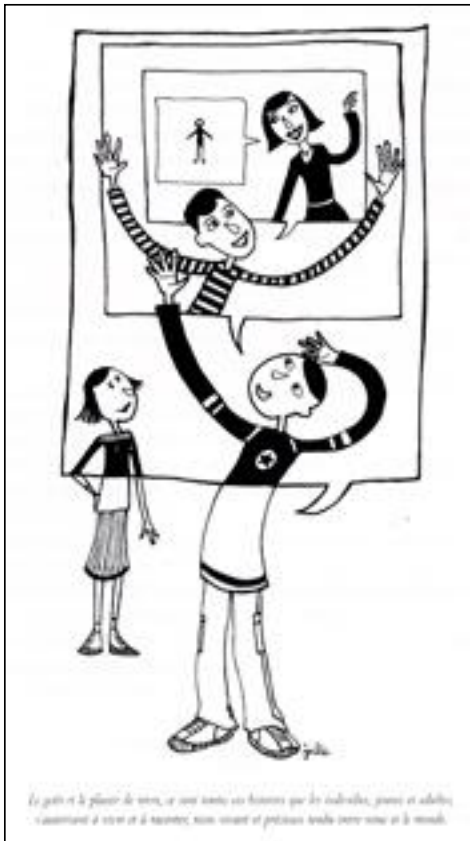
C'est alors qu'advint un moment troublant. Les propos des intervisionnaires avaient été écrit sur le tableau : ligne après ligne, tout le tableau fut bientôt recouvert. J'ai posé la question :

"Voilà, vous avez devant vous sur ce tableau une première représentation de l'histoire que vous racontez aux jeunes. Que peut-on dire de cette histoire, telle qu'elle est inscrite là, sur ce tableau? "

Les intervisionnaires ont essayé de résumer les intentions que nous venions de rassembler. Synthétiser en un ou plusieurs thèmes fédérateurs. Quelque chose dont on puisse dire : voilà, ceci est notre ligne directrice, notre orientation. Un concept visible et lisible tant par les jeunes que par les autres adultes et les institutions. Mais aucune des formulations ne leur paraissait satisfaisante. Force fut d'arriver au constat suivant : nous avons entendu un ensemble disparate, éclaté de positions, mais rien qui puisse ressembler à un *langage commun et structuré*.

Il y eut alors un moment de silence, comme si le groupe et chacun de ses participants avait été bousculé. Visiblement, nous touchions là un point sensible.

Je n'avais pas prévu ce déroulement. Je m'attendais à ce que le groupe dégage quelques lignes fortes que nous aurions travaillé dans la suite de l'intervision. J'aurais pu éviter le moment de malaise en laissant les propos tels quels, sans essayer de leur trouver une cohérence. J'ai fait le choix de



Le geste et le plaisir de vivre, ce sont aussi ces facteurs que les adultes, jeunes et adultes, connaissent à leur et à leur rythme, sans vouloir et parfois même sans s'en rendre compte.

déclencher la crise, car il me semblait qu'il y avait là quelque chose d'important, de générateur. C'était seulement une impression, je ne savais pas sur le moment de quoi il s'agissait. Rétrospectivement, maintenant que la question a été démêlée cela paraît évident : je les interpelais sur leur identité professionnelle, et, plus grave encore, sur leur identité d'adulte.

Devant l'absence de cohérence visible, un observateur superficiel tirerait la conclusion : *ces gens là ne savent pas où ils vont, ils n'ont pas de projet commun*. Et il passerait à côté de la réalité. Car chacun des interventionnaires avait une conception très élaborée de son activité, très travaillée. Le groupe lui-même avait une cohérence, un langage commun,

mais qu'il n'était pas possible de réduire à un slogan.

Là-dessus s'ouvrit un débat qui dura plusieurs séances, et qui en fait resta présent durant tout le déroulement de l'intervision.



De la crise nous sommes passés au festival de l'intelligence collective. Plaisir partagé de découvrir le monde...

\*\*\*\*\*

Qu'allait-il sortir de cette cacophonie ? Le constat d'une incompréhension, d'un ensemble disparate de gens et de pratiques simplement les uns à côté des autres, sans lien ni sens commun ? Ou au contraire des solutions, des méthodologies, des techniques, un programme d'action précis, une politique ? Rien de tout cela... et autre chose.

En revoyant le déroulement des débats, je repense à un concert de musique classique indienne vu il y a quelques années : les quatre musiciens ont commencé le spectacle en accordant leurs instruments et en s'accordant entre eux. Comme ça, devant tous les spectateurs. Je pensais que cela allait prendre deux ou trois minutes, et puis qu'ils allaient *commencer*! Mais cela durait : dix minutes, un quart d'heure, une demi-heure... Insensiblement, sans même que nous nous en rendions compte, les musiciens passèrent de la cacophonie à la musique, une musique d'un raffinement et d'une harmonie extrêmes...

Une fois passé le moment d'étonnement devant l'enfant qu'ils avaient mis au monde, un des intervisionnaires inventa une formule pour exprimer ce qui à première vue apparaissait comme une cacophonie de propos :

*"Une somme d'expériences infiniment individuelles"*

Les autres intervisionnaires se retrouvaient dans la formulation, et abondèrent dans ce sens : ils ne voulaient pas

d'une pensée unique, d'une sorte de référent que tout le monde aurait à décliner <sup>26</sup>.

Quelqu'un a dit :

"Ca ne rentre pas dans un cadre précis, on est dans une sorte d'art de faire."

Comment mettre en mots cette *manière de faire*, cet art au sens du travail de l'artisan ? Comment la faire entendre, reconnaître et respecter ? Car nous ne pouvons pas évacuer la question d'un sens commun. Nous sommes donc revenus là-dessus : pourquoi chercher à se donner une cohérence entre adultes, et à la rendre visible, s'est interrogé le groupe ? D'abord pour coordonner l'activité des professionnels à l'échelle d'une agglomération de plus de 450.000 habitants. Ensuite, pour assurer la valorisation des professionnels et de leur statut. Enfin et surtout pour être présents aux côtés des jeunes dans un environnement complexe, où il est de plus en plus difficile de mettre du sens, et où l'on voit de plus en plus d'actions insensées <sup>27</sup> : existe-t-il des adultes capables de répondre (*responsables*) aux questions que les jeunes se posent en cours de route ? Ou bien les jeunes peuvent-ils noter en marge de l'histoire que nous leur racontons : *illisible*, ou *invisible* ? Ou, plus difficile encore à recevoir : "*Vous les adultes, vous avez peur de nous*" ?

---

<sup>26</sup> Le débat porta un moment sur le rapport à la religion : dès lors que l'on parle de valeurs on se rapproche du *religieux* pour les croyants ou du *philosophique* pour les non-croyants. Le groupe convint que ces questions-là relevaient de l'intimité des choix personnels et que nous n'avions pas à en traiter, sauf bien sûr à propos de situations avec les jeunes où il en serait question.

<sup>27</sup> Voir l'encart citant Azouz BEGAG sur "*les actes insensés*" en partie 4.

***"Actes insensés" :***  
***le poisson rouge, le sens et la banlieue***

*"MARSEILLE, Courcouronnes, Grenoble... Avant-hier, c'est une invraisemblable histoire de poissons rouges, emportés mais non payés, qui, resurgie du fond de la mémoire de deux familles voisines, a coûté la vie à un jeune homme qui promenait son insouciance dans une cité de Courcouronnes. Hier, c'est pour quelques grammes de haschich que, dans le quartier de la Villeneuve à Grenoble, un autre a été tué par deux mineurs. Malgré la banalisation, ces dernières années, des actes de violences dans les banlieues, et notre relative accoutumance, on ne peut s'empêcher de constater l'inquiétante transformation de leurs formes. Elle soulève selon moi une redoutable question, celle qui consiste à leur attribuer un sens.*

*Plus que jamais, en effet, il semble que la complexité grandissante de l'environnement urbain-mondial dans lequel nous vivons pulvérise le sens des choses, des actes et des paroles...*

*... Depuis longtemps, déjà, bien des travailleurs sociaux présents sur les terrains alertaient, en public ou en privé, à propos des comportements insensés, déréalisés, qu'ils observaient chez les jeunes, voire les très jeunes, dans les quartiers, et sur lesquels plus aucune prise, plus aucune « entrée » dans le système de pensée n'était identifiable. Et, par conséquence, plus aucune forme d'éducation.*

*Mais aujourd'hui, sur la peau de la ville semble apparaître une accumulation d'indices - les récents meurtres de jeunes de banlieue - qui désigne la contagion de la perte de sens dans notre société...*

*... De là jaillit la source d'une grande angoisse sociale. Si nous sommes tous atterrés par de tels faits d'actualité, c'est en partie parce que nous mesurons de plus en plus notre incapacité à leur donner un sens, autrement dit à comprendre ce qui se joue autour de nous et qui met en péril la vie de chacun d'entre nous, de nos enfants. La vie. C'est nous, les adultes, qui sommes à présents largués...*

*... Sur le plan de la méthode d'approche, j'ai toujours considéré les quartiers populaires de banlieue comme un immense miroir de réflexion qui renvoie sans ménagement à notre conscience les contradictions, les dysfonctionnements, les vides du système social global."*

Azouz Begag (Le Monde 24-25 /12/2000)

LE MÉTIER D'ADULTE N'EST PLUS CE QU'IL ÉTAIT.  
(*Le goût de vivre.*)

## Chapitre 5

---

### "Vous les adultes, vous avez peur de nous"

*Le métier d'adulte n'est plus ce qu'il était*



[Retour à la table des matières](#)

Mon activité d'ethnologue m'a amené à travailler avec des jeunes de tous âges et de toutes situations. Des exclus, des toxicomanes et des tout à fait bien dans leur peau. À chaque fois je suis frappé par cette capacité qu'ont les jeunes d'interpeller le monde adulte, volontairement ou involontairement, là précisément où il a besoin d'être interpellé. Etre apostrophé de la sorte n'est pas très confortable, mais toujours vivifiant. Les jeunes que je rencontre, dans des formations ou des enquêtes, me font penser bien sûr à mes propres enfants, et aussi à ma propre jeunesse. J'ai vécu le passage de l'enfance à l'âge adulte comme un moment long et mouvementé. Enthousiasmes, impasses, nouveaux enthousiasmes, nouvelles morts, nouvelles

renaissances... Comme parent, j'ai vécu ensuite le plaisir et l'inquiétude de voir grandir son enfant, essayant d'être présent du mieux que je pouvais (pas trop, pas trop peu...) tandis qu'il cherche son chemin. J'ai acquis la conviction intime (pas seulement théorique) qu'une partie importante de nos équilibres personnels et collectifs se joue dans les relations entre jeunes et adultes, de la même manière que dans les relations entre les hommes et les femmes.

Pourtant, c'est à Strasbourg que j'ai ressenti pour la première fois ce sentiment comme une évidence : *nous sommes entrés dans une autre époque des relations entre jeunes et adultes*. Depuis le temps que nous parlons de conflit de générations, de mouvements de la jeunesse, des jeunes comme catégorie sociale à part entière, etc... Eh bien voilà, nous y sommes, la révolution a eu lieu, pas une révolution mécanique, mais une révolution multiforme, un ensemble de changements profonds dans les esprits et les manières de faire. Une nouvelle manière d'être jeune est née, et est installée au cœur de nos sociétés, avec cette autre évidence qui est ressortie de notre travail d'intervision : *le métier d'adulte n'est plus ce qu'il était !*

### *Ce qui se joue dans le temps des loisirs*

*"Dans le contact avec les jeunes, dit une animatrice, il se passe souvent des choses qui nous déstabilisent. Pas forcément des choses violentes. Simplement le fait qu'ils viennent pour glander, par exemple, on a du mal à accepter. Ou bien quand ils nous parlent de choses qu'on ne connaît pas (leurs toutes dernières musiques, par exemple). Mais souvent, ils nous attaquent, ils cherchent la faille, le conflit, c'est une manière d'entrer dans la relation. C'est usant. Je rentre chez moi, parfois, je suis cassée, il faut que j'en, parle à*

*quelqu'un. Ce sont des attitudes d'enfant de 5 ans qui découvrent son territoire et ses limites. Ils leur manque d'avoir vécu cette expérience avec une réelle présence d'adultes. Les animateurs ne sont pas formés à cela. On leur apprend à faire des activités, pas la relation. Un jour, un jeune m'a dit : "Vous les adultes, vous avez peur de nous". Il n'a pas complètement tort."*

Une autre intervenant(e) parle de son expérience avec sa propre fille de 15 ans :

*"Il y a des moments de tensions dans nos relations, c'est inévitable... et c'est bien. C'est là qu'elle constitue sa personnalité. Et c'est bien pour moi : la résolution de ces tensions me transforme, moi aussi!"*

\*\*\*\*\*

*"Billy, onze ans, découvre avec surprise qu'un cours de danse partage désormais les mêmes locaux que son club de boxe. D'abord intrigué, puis bientôt fasciné par la magie de la gestuelle, Billy abandonne les gants de cuir pour assister discrètement aux leçons de danse. Devant le talent potentiel de sa jeune recrue, son professeur, Mme Wilkinson trouve une nouvelle énergie.*

*Mais le père de Billy et son grand frère Tony, tous deux mineurs en grève, se battent quotidiennement pour assurer le minimum à leur famille. Les frustrations explosent quand ils découvrent que Billy a dépensé l'argent consacré aux cours de boxe pour des activités nettement moins viriles."<sup>28</sup>*

Dans une superbe mise en scène, le film *Billy Elliott* (2001) fait ressortir le cheminement de l'enfant devenant adulte : rupture, travail, création...

---

<sup>28</sup> Un film de Stephen Daldry, avec Jamie Bell, Gary Lewis, Jamie Draven, Julie Walters - Angleterre. Synopsis extrait du site "Euro -interactif".

Voici raconté en toute beauté ce qui se joue dans les lieux dédiés aux jeunes, et plus généralement pendant le temps des loisirs. Chacun y retrouvera sans doute une tranche de sa propre vie. Le souvenir d'entraînements au foot, au judo ou à la course de fond. L'apprentissage de la musique, ou le plaisir des balles au prisonnier les après-midi hors école... Mes années d'éclaireur restent dans ma mémoire comme un temps où j'ai découvert quantité de choses sur la vie où j'ai pu m'ouvrir sur les autres et le monde. J'ai rencontré récemment dans une enquête un petit village qui rayonnait sur la région et au-delà par la qualité de son club de foot. Les entraîneurs (par ailleurs élus municipaux) m'ont expliqué comment ils tenaient à ce que le foot soit à la fois un moment de plaisir et d'apprentissage de la vie.

C'est aussi la préoccupation des intervisionnaires et des grandes associations dédiées à la jeunesse dans lesquelles une bonne partie d'entre eux travaillaient. L'histoire de ces associations, autant que nos expériences personnelles témoignent de la place croissante qu'occupe le temps des loisirs dans nos sociétés. Temps de liberté et d'autorisation, autant pour les jeunes que pour les adultes, c'est aussi un moment privilégié d'échange entre générations. De nombreux récits et études ont montré la puissance génératrice de ce temps *autre*, pour la personne comme pour la collectivité, dans le passé <sup>29</sup> et aujourd'hui.

---

<sup>29</sup> Voir Laurent MARTY *Chanter pour survivre*, L'Harmattan Paris 1996 et l'encart "Le temps libre comme nouvelle alternance" en partie 5.



### ***Le temps libre comme nouvelle alternance***

*"...Altérité construite et discrète en lieu et place des anciennes  
astreintes. Temps de Dieu et temps à soi. Temps sédentaire et  
nomadisme... La première destination de vacances est le domicile  
ordinaire, voire la télévision. La seconde, au fond, est le déplace-  
ment du domicile ordinaire vers le soleil, la mer ou la campagne à  
peu près à égalité. Vacances de sédentaires qui déplacent les lieux  
de la consommation et modifient le temps et la manière des habi-  
tudes privées. Déplacement des lieux, déplacement des codes et  
des normes sociales aux fins de retour et de revitalisation de  
l'ordinaire. Alternance moderne en lieu et place des anciennes al-  
ternances inscrites dans l'ordre social local: carnaval, carême, ra-  
madan, fêtes des moissons ou des vendanges, grèves aussi, par  
certains côtés."*

Jean Viard, *Cours traité sur les vacances,  
les voyages et l'hospitalité des lieux,*  
Ed L'aube Intervention 2000.

*Billy Elliott* nous parle de l'*autorisation* comme manière de répondre à l'incertitude, et comment jeunes et adultes s'y retrouvent ensemble. Les personnages du film s'autorisent, ils décident de changer, de réécrire le scénario de leur vie, autant le jeune Billy que les adultes (le père, la professeur de danse), et cette rencontre dans l'autorisation produit une qualité des relations renouvelée.

Prenons par exemple ce moment du film où finalement le père prend le train pour accompagner le fils à Londres. Il dit

alors à son fils qu'il n'est jamais allé à Londres. *Pourquoi?* Demande le fils. *Tu crois qu'on a le temps quand on est à la mine!* Et le fils a cette réplique : *Il n'y a pas que la mine dans la vie !*

Le petit homme de ce tournant de siècle s'ouvre sur son voisin et sur le monde ; quittant la posture courbée du repli sur soi, il s'autorise. Épreuve, quête et aboutissement, on aura reconnu le canevas de tous les contes, récits légendaires et mythologiques. Avec cette particularité de notre époque : le vécu et l'histoire sont simultanés. Comme il n'y a pas d'histoire préétablie qui réponde aux questions que nous nous posons, nous avons à inventer nous mêmes l'histoire au fur et à mesure que nous la vivons! De ce point de vue, les adultes se retrouvent dans la même recherche que les jeunes - avec cette différence soulignée plus haut que les adultes ont déjà parcouru le chemin, éprouvé les bornes et les balises, les dérapages et les murs...

L'histoire de Billy Elliott enfin confirme le rôle que jouent les médias modernes dans l'imaginaire contemporain : ce conte moderne, comme d'autres histoires (*ET, Harry Potter, Le goût des autres, Amélie Poulain, etc...*) remplit les mêmes fonctions esthétiques et structurantes que les contes et récits mythologiques d'autrefois. L'individu d'aujourd'hui baigne dans un flot d'images et de sons avec lesquels il vit en interaction étroite, de la même manière que dans les sociétés traditionnelles histoires et images faisaient pleinement partie de l'existence (le « *réseau de mythes rusés* » dont parle Jacques Lacarrière à propos de la mythologie grecque <sup>30</sup>). Une différence importante : l'effet des histoires à l'époque des médias électroniques est massif et rapide, et *les jeunes peuvent s'y autoriser plus directement*, par exemple par la création musicale comme le Rap,

---

<sup>30</sup> Voir *l'Été grec* Plon Terres humaines, Paris 1976

présent à Strasbourg comme dans nombre d'autres villes. Dans ce contexte l'intersubjectivité tend à occuper une place croissante, devenant un lieu puissamment actif dans les processus d'initiation contemporains.

### *Médias et travail de l'imagination*



*"L'imagination a désormais acquis un pouvoir singulier dans la vie sociale. Exprimée en rêves, en chansons, en fantasmes, en mythes et en histoires, elle a toujours fait partie du répertoire de chaque société sous une forme*

*culturellement organisée. Mais aujourd'hui, l'imagination possède dans la vie sociale une nouvelle force qui lui est spécifique. Davantage de gens, dans de plus nombreuses parties du monde, peuvent envisager un éventail de vies plus large que jamais. Ce changement est notamment dû aux médias, qui présentent un stock riche et toujours changeant de vies possibles, dont certaines pénètrent l'imagination vécue des gens ordinaires avec plus de succès que d'autres."*

Arjun APPADURAI,

*Après le colonialisme Les conséquences culturelles de la globalisation, Préface de M. Abelès, Payot, Paris 2001.*

*Entre Family life et relation de service :  
le parent collectif*



Quel chemin parcouru en 30 ans, entre *Family life* et *Billy Elliott*!

*Family life*, le bouleversant film de Ken Loach tourné dans les années 1970 raconte l'histoire d'une jeune fil-

le dans une famille très autoritaire. Tous ses efforts pour s'y retrouver, s'exprimer, s'affirmer sont cassés les uns après les autres et elle finit par sombrer dans la folie et être internée.

Nous sommes passés en quelques décennies de la famille autoritaire tout droit issue de la société traditionnelle et ébranlée par l'époque industrielle, à la *démocratie familiale*, pour reprendre une expression de Michel Fize <sup>31</sup>. Les gens de ma génération ont vécu cette période comme une lame de fond qui vous emporte, vous roule dans ses tourbillons. Les enfants arrivent aujourd'hui considérant comme tout naturel d'avoir à part entière leur mot à dire dans la vie de famille !

---

<sup>31</sup> Michel FIZE *La démocratie familiale* Presses de la Renaissance, 1990

### ***La démocratie familiale***

*"La démocratisation de la vie familiale est contemporaine de la révolution industrielle et de l'urbanisation, l'émiettement croissant du travail, lié à la production industrielle de masse, à une administration compliquée, la disjonction entre l'habitation et le lieu de travail, la transformation de l'artisan ou du petit producteur en ouvrier ou employé admis au marché de la consommation, n'ont cessé de contribuer à vider de son contenu (et de sa légitimité) l'autorité du père et à réduire son pouvoir à l'intérieur comme à l'extérieur de la famille. À partir de 1945 et dans les décennies qui vont suivre, la famille va connaître une mutation, sans doute aussi profonde que la mutation économique. Le passage d'une structure familiale autoritaire à une structure démocratique constitue une révolution fondamentale, comparable à celle que représente le passage d'une société de pénurie à une société d'abondance.*

*...Le formalisme, les règles de préséance, d'une façon générale, l'organisation rigide de la vie familiale passent progressivement au second plan. La communication, l'autonomie, la tolérance deviennent les nouveaux principes, il est désormais acquis que la famille est avant tout un lieu de communication et d'échanges, que les relations doivent y être affectives et non fondées sur des rapports de force ou des situations d'autorité. Le groupe familial a d'abord pour mission de préserver la liberté de chacun et de favoriser l'épanouissement et l'autonomie de tous. Il doit enfin faire du dialogue la clé de voûte de l'édifice familial.... La famille-institution cède la place à la famille-relations.... Des relations horizontales se substituent à une hiérarchie verticale, les adolescents imitent moins leurs parents qu'ils ne copient leurs copains. Ils aspirent moins à entrer dans la société adulte qu'à rester dans leur classe d'âge. En d'autres termes, il y a blocage de toute une génération à l'intérieur d'eux-mêmes. C'est "l'émigration intérieure", le repli sur soi, un enracinement dans des lieux privilégiés, abrités, isolés de la vie publique, Ces "cavernes" constituent autant de petits cercles ou des groupements de faible amplitude qui peuvent se former à n'importe quel niveau de la vie collective et dans n'importe quelle institution."*

Michel FIZE

*La démocratie familiale ,*

Presses de la Renaissance, 1990

L'histoire récente de la famille est un des exemples les plus frappants des *pratiques d'autorisation*<sup>32</sup>. Elle est un des lieux où le *travail sur soi des personnes et des groupes* a été le plus intense, le plus rapide et aux effets les plus spectaculaires, et pour ces raisons il nous apprend beaucoup sur la manière dont se réalisent les *pratiques d'autorisation*. C'est un mouvement qui vient de l'intérieur, d'entre nous, de nos intimités profondes. Il n'est pas décrété par une autorité extérieure. C'est un mouvement qui touche la personne dans sa totalité, et qui se fait d'abord entre personnes, dans les relations directes. S'il s'est joué plus rapidement dans la famille, c'est parce qu'elle est par excellence le lieu des relations immédiates entre personnes. C'est un mouvement d'une forte intensité, passant par des phases passionnelles, dramatiques, violentes, mortelles, joyeuses et libératoires.

Une chose mérite d'être particulièrement soulignée : la force de l'interaction qui existe entre *l'histoire* personnelle et *l'Histoire* collective. Chaque évolution de la vie de famille, vécue par chacun de manière intimement personnelle trouvait écho rapidement dans la symbolique collective. Nous avons tous connu la sensation bouleversante de retrouver dans tel film, dans telle chanson, dans tel livre l'expression lumineuse et belle de ce que nous croyions être les seuls à vivre et les seuls à comprendre ! Chaque évolution significative de la vie de famille trouvait sa formulation dans des articles de revues, dans des débats de société, et finalement dans des textes de loi. L'évolution du droit de la famille durant ces trente dernières années montre la très grande capacité d'adaptation qu'a connu ce secteur de la société<sup>33</sup>.

---

<sup>32</sup> Voir à ce sujet l'encart dans l'introduction sur "l'autorisation".

<sup>33</sup> Nous retrouvons ici les deux niveaux déjà vus plus haut avec Cyrulnik : la relation personnelle et "le récit", le texte (Voir l'encart à la fin de la partie 3).

Le même type de travail est à l'œuvre dans les autres secteurs de la société, comme en témoigne par exemple la réflexion sur *la relation de service* (à laquelle se rattachent les professionnels de la jeunesse)<sup>34</sup>. Au final, dans l'ensemble des lieux où des adultes et des jeunes vivent ensemble des fragments de vie, les adultes se retrouvent en situation de *parent collectif*, avec toute une gamme de situations où s'entremêlent la relation personnelle et les relations institutionnelles. Il semble bien qu'on ne puisse pas aborder la question des relations entre jeunes et adultes sans prendre réellement en considération cette question du parent collectif, et donc du *travail* qui est à l'œuvre *entre les adultes eux-mêmes*. Travail sur le sens et la cohérence qu'ils mettent dans la relation aux jeunes, capacité de se remettre en question et d'évoluer, etc... *Ce travail sur soi des adultes entre eux* fait partie de la fonction d'adulte, et ceux qui ne le font pas ou mal se discréditent, se marginalisent et sont désavoués par les jeunes.

*L'intervision* est en quelque sorte une mise en scène, une métaphore de ce *travail* entre les adultes.

\*\*\*\*\*

Une jeune animatrice a en charge la permanence d'un local pour les jeunes. Une bande de gaillards arrive, certains ayant à peu de choses près le même âge qu'elle ; ils entrent sans refermer la porte. Ils interpellent l'animatrice, qui répond d'abord amicalement, puis, quand ils se font plus pressants, fermement mais sans agressivité. Bientôt cela dérive vers des obscénités. Elle remet les choses en place avec autorité et les jeunes repartent sans problèmes. Elle a vrai-

---

<sup>34</sup> Voir à ce sujet l'encart de F. BUTERA sur le sens dans la relation de service.



ment eu peur. Nous parlons de la manière de réagir à ce genre de situation. Les autres intervisionnaires lui posent des questions pour aider à mettre à plat les tenants et les aboutissants de cet événement, et ils apportent leur expérience.

Dans cette histoire, c'est l'animatrice *personnellement* qui a pris position, courageusement et intelligemment. Personne d'autre ne pouvait prendre position à sa place. Ensuite se pose la question de la manière dont l'environnement a participé à la réponse : l'équipe a-t-elle eu un rôle de soutien ? Les locaux sont-ils bien adaptés ? Cette fonction de "permanence du local jeunes" est elle bien organisée, est-il judicieux qu'une jeune femme seule s'en occupe ? Les autorités, par exemple les élus, ont-elles bien compris la situation, ses enjeux et ses risques ?

Nous retrouvons à travers cette situation les enjeux aujourd'hui bien connus de la *relation de service*: la relation de service est par définition une relation de personne à personne. Trouver la position juste ne va pas de soi, entre un investissement personnel excessif, dépassant les limites d'une activité professionnelle, et une professionnalisation excessive, et qui vide la relation de tout contenu affectif et émotionnel. Cela demande un *travail*, tout particulièrement un *travail sur le sens*. Ce *travail* est le fondement de la réussite de la relation de service. La question se pose de savoir comment les professionnels de la jeunesse font ce travail du sens, en quels lieux, avec quelles méthodes ? Comment être armé sur ces questions professionnelles où il y a forte implication personnelle ?

***"Le management des services se comprend avant tout  
comme un processus d'attribution de sens."***

*"Une évidence : des faits économiques et sociaux déterminants entraînent l'obsolescence du mode d'organisation qui a permis et accompagné l'industrialisation.*

*Nous sommes en train de quitter le modèle du «château», décrit scientifiquement par Max Weber, développé et mis en pratique par Marie-Thérèse d'Autriche et Henry Ford, perfectionné jusque dans le détail par Taylor et Fayol, illustré enfin, de façon magistrale, sur le plan littéraire par Franz Kafka.*

*... Le fonctionnement par objectifs devient l'exigence première de toute vie professionnelle. Il implique une culture de l'auto-contrôle, de l'évaluation et de la maîtrise des moyens disponibles ainsi qu'un haut niveau de partenariat et d'auto-régulation. Il suppose également une aptitude de chacun à décider, imaginer des solutions, à innover, à faire preuve d'esprit d'entreprise et une importante faculté de négociation et d'anticipation à tous les niveaux et dans tous les champs d'action opérationnels.*

*...Les innombrables relations entre le prestataire et le demandeur de service passent par une relation à deux, d'autant plus significative, et inquiétante que la durée de la conversation sera brève, le degré de connaissance entre les protagonistes restreint ou nul, et le service à fournir important et personnalisé.*

*... Comment dans ses conditions diriger une activité de service, alors qu'elle dépend si étroitement des relations entre le prestataire de service de front-office... et le client ?*

*... Le management des services se comprend avant tout comme un processus d'attribution de sens."*

Federico BUTERA

*La métamorphose de l'organisation, du château au réseau*  
Eds d'organisation Paris

LE MÉTIER D'ADULTE N'EST PLUS CE QU'IL ÉTAIT.  
(Le goût de vivre.)

## Chapitre 6

### Petites réponses à de grandes questions

*Éloge du "rien" et de l'autorité clairement affirmée*



[Retour à la table des matières](#)

Que faire avec des jeunes, quand on n'a *rien*? Deux interventionnaires ont fait l'événement en racontant leur expérience.

"J'ai démarré avec rien : j'étais obligé, il n'y avait vraiment rien, le lieu était vide. C'était très bien. Tous les soirs je venais, et les jeunes me demandaient :

- *Qu'est-ce qu'il y a ici?*
- *Il n'y a rien.*
- *Pourquoi vous travaillez dans une salle vide?*
- *Il y a moi, il y a vous.*

Nous avons eu des réunions informelles. J'ai parlé de l'expérience de mon pays où il n'y a rien, alors qu'ici vous avez un robinet pour boire de l'eau. Progressivement, le lieu s'est rempli, avec des activités simples : des jeux."

Deuxième témoignage, d'un autre intervisionnaire :

"...Même quand on a beaucoup de choses, c'est bon de partir de rien, et ensuite on construit.

A-t-on toujours besoin d'un objectif ? Revenons au plus simple : ce que j'ai en moi, ce que je peux faire. Créer les conditions pour que tous les liens se rencontrent.

...Quand ils disent : On s'ennuie...! Je leur réponds: Et si on s'ennuyait ensemble? Cela ne dure pas deux heures !"

"Il s'agit de revenir à ce que je veux moi, et dire au jeune : ce que tu veux toi. Je ne peux apporter plus que ce que j'ai, et ce n'est pas d'abord une question d'activité. Ce qui compte, c'est ce que j'ai personnellement à apporter. Pareil pour les animateurs que je choisis : ce qui importe c'est qu'ils aient quelque chose à dire, à transmettre : dessin, sport... Tous les mardis, il y a un menuisier qui vient... Les gens viennent avec leur bagage. "

"La structure, les activités, c'est un outil, pas une fin en soi. Quand on dit que nous savons ce qui est bon pour eux, ça nous échappe. "

"Même quand il y a un programme, laisser une part d'imprévu, d'improvisation. "

Après cet éloge du "rien", une discussion s'engage :

"Mais, dit quelqu'un, "rien" ( par exemple un local vide), c'est angoissant ?"

"Un groupe peut s'accaparer le lieu et exclure les autres?"

"Dans le centre ville la situation n'est pas la même : ce n'est pas un quartier, avec des jeunes connus venant régulièrement."

Le débat fait bientôt ressortir que "le rien" (et la forte implication personnelle de l'animateur qui va avec) appelle un fort cadrage : autorité, loi, règles.

"... "Rien" demande un cadre. Il faut une loi, des règles, clairement affichées. Des limites. Un début et une fin: une activité n'est bonne que durant un temps déterminé."

*"Je dis clairement aux jeunes : Ici c'est moi le chef"*

"Et il faut avoir une constance".

Et, rajoute une intervisionnaire, dans certains endroits, avoir une bonne carrure physique n'est pas inutile...

Enfin le rien, c'est aussi le moment où les jeunes ne font rien, où ils ne sont pas en situation d'éducation, de soin, de prise en charge, de projet... simplement rien, et rire, aussi... Et le carnaval...

*À nouveau sur l'imaginaire :  
rêve, gestion, projets*



Petit extrait d'une séance d'intervision :

"Je cherche le rêve chez l'autre, dit un animateur. Rêve-t-il encore? Quel rêve a-t-il? J'ai vu parfois des experts ... ils ne me faisaient pas rêver. Mon objectif avec les jeunes : rêver ensemble. L'activité est une occasion, un prétexte. A partir

de là, on peut rêver, aller au-delà."

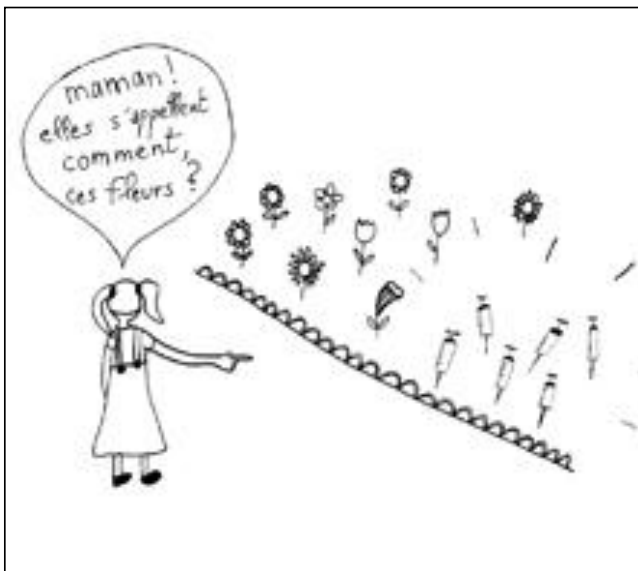
Là-dessus, débat sur "rêve et projet" : avant le projet, il y a la vision, le rêve, l'utopie...

"Notre morale est trop pratique, trop dans la gestion, il faudrait rendre tout cela attractif".

"L'injonction d'avoir des projets est partout ; à chaque jeune, on demande : et ton projet ? Des jeunes nous disent : "Tu nous gaves avec tes projets!" "

*Valeur du petit projet, voire de l'acte minuscule,  
et rôle de l'adulte proche*

Un des lieux d'animation propose comme activité le ramassage des seringues dans les cages d'escalier. L'idée ne provient pas d'un programme national ou international de prévention des toxicomanies. Non, simplement, les jeunes d'un quartier se sont inquiétés du risque que faisaient courir les seringues abandonnées dans les lieux communs (panneaux d'électricité, etc). Jusqu'ici la technique pour éliminer ces objets dangereux (un des vecteurs du sida) consistait à les enfoncez dans le gazon !



Au début les jeunes voulaient ramasser les seringues avec du papier journal. Les animateurs leur ont conseillé d'utiliser des gants, des pinces spéciales et des poubelles appropriées. Il a fallu un peu de temps pour se procurer tout cela. Finalement l'opération se répète assez régulièrement, et un animateur d'un autre quartier, participant à la séance d'in-

tervention dit que l'idée ne serait pas inutile chez lui...

Cette action pose beaucoup de questions, et mériterait à elle seule qu'on y consacre toute une séance.



Des parents ont réagi : "*Ce n'est pas à vous de faire cela*".

Discussion : faut-il que le loisir des jeunes ne soit que du "divertissement"? Ne peut-on pas y intégrer aussi des activités utiles et répondant à des attentes de la société (et des jeunes en l'occurrence). Ce serait en même temps un apprentissage par la pratique de la vie en société, avec la satisfaction que procure le fait d'être acteur dans la vie de la collectivité ? D'autres exemples sont cités : le nettoyage des rivières, le "nettoyage et aménagement d'une forêt".

C'est l'exemple type du "*petit projet*". Le petit projet est un thème central dans les débats sur la citoyenneté contemporaine, et il concerne particulièrement le travail de l'animateur, plus fait d'actes petits voire minuscules que de grandes actions très visibles.

Nous retrouvons la difficulté de mettre en mots des *manières de faire*, un art au sens de l'art de l'artisan.

"Un jeune m'avait frappé. J'ai fait tout un travail, j'ai passé de longues heures avec lui. Quand il est parti en vacances, il m'a envoyé des cartes postales ; c'était un geste important dans son histoire. Comment faire entendre cela?"

"Inviter les jeunes à faire quelque chose, puis échanger : cela permet de s'exprimer sur ce que c'est vivre ensemble. Mais attention c'est comme l'amour! Le partage du savoir se fait si l'autre est désireux!"

"Le meilleur moment pour entrer en contact avec un jeune "en difficultés", c'est quand il est amoureux..."

"On nous reproche de ne pas avoir de grand projet. On a de plus en plus l'impression qu'on ne parle pas le même langage que la hiérarchie."

Il y a de fait tout un pan de l'activité des professionnels de la jeunesse qui n'est visible et lisible qu'à la condition que "le petit et le pragmatique" soit reconnu, considéré comme une valeur importante. La tendance générale, après l'époque des "grands récits" et des "grands projets", est bien dans ce sens, avec le "développement local", le discours sur l'initiative des citoyens, revalorisation dans les médias du témoignage sur "la vie de tous les jours", etc.... Mais l'animateur dans sa structure de quartier (tout comme le parent

dans la famille) entre en concurrence directe avec les appareils de grande envergure : système scolaire, télé, musique, jeux électroniques, publicité pour la consommation de produits... Peu importe ici la qualité de la communication que portent ces gigantesques vecteurs. Qu'elle soit bonne ou mauvaise, le jeune est plongé dans une multiplicité de messages qui lui sont adressés avec de *grands moyens*. Que valent, aux yeux du jeune, les efforts

d'attention de l'adulte proche, avec les *modestes moyens* de tout un chacun? S'il arrive à s'y retrouver, à apprécier ce qu'il reçoit, alors cette multiplicité est un facteur d'ouverture incontestable. S'il n'arrive pas à trouver sa cohérence dans tout cela, à faire preuve de discerne-





LE MÉTIER D'ADULTE N'EST PLUS CE QU'IL ÉTAIT.  
(Le goût de vivre.)

## Chapitre 7

---

### Les institutions nous emm..., Dieu merci !



[Retour à la table des matières](#)

C'est bien connu, les français ont une relation passionnelle avec leurs institutions, entre rancœur et affection, que l'on pourrait résumer ainsi : *les institutions nous emm..., Dieu merci !*

Les institutions font partie intégrante de notre existence, d'autant plus dans une société nombreuse et complexe. Elle sont un élément du "parent collectif" <sup>36</sup> qu'est le monde adulte dans notre monde où une grosse partie des fonctions familiales ont été "socialisées" (par exemple l'éducation et l'apprentissage du travail). Personnellement, après avoir visité quelques pays où il n'existe pas d'autorité ré-

---

<sup>36</sup> Il y a un jeu qui consiste à renvoyer la responsabilité à l'autre, et ce jeu est d'autant plus facile à jouer que la fonction d'adulte est éclatée dans nos sociétés nombreuses et complexes : c'est la faute des parents, c'est la faute des instituteurs, on fait de notre mieux mais le public n'est pas assez éduqué, que fait la police, etc...

glatrice (comme la Colombie <sup>37</sup>), j'ai tendance à mettre un peu plus de bienveillance dans la critique de nos institutions et de leur pesanteurs.

Dans nos séances d'intervision, l'autorité institutionnelle était représentée par deux types de personnages : celui qui sait et qui nous explique, sans écouter, comme si nous n'étions pas là. Celui qui vient pour écouter, rencontrer, bref *travailler* : ce fut le cas de la majorité des représentants de différentes institutions, heureusement. Ils venaient avec leurs questions et leurs expériences, dans le souci de mieux connaître les pratiques des acteurs avec qui ils œuvrent.

La première position, bien sûr, est celle qui attire les critiques des gens de terrain.

"Les institutions font partie de nos réseaux, mais nous on ne fait pas partie du réseau des institutions! dit un animateur."

Nous avons eu des témoignages d'incompréhension totale, par exemple entre un animateur qui est agressé (verbalement, mais fortement) par des jeunes et son responsable élu municipal chargé de la jeunesse.

Plusieurs intervenants témoignent du décalage qui existe entre leur propre implication dans la relation aux jeunes, et l'attitude des autorités auxquelles ils doivent rendre des comptes.

"Les politiques limitent leur intérêt au fait "d'occuper les jeunes", afin qu'il ne créent pas de désordre et qu'on n'entende pas parler d'eux. Ce n'est pas de la relation, il n'y a pas d'attention à l'égard des jeunes. On fait de l'activisme, de l'action

---

<sup>37</sup> Voir par exemple à ce sujet le film de Barbet SCHROEDER *La vierge des tueurs*, 1999

pour la façade, pour le discours politique, pas pour les personnes. Et les jeunes le savent." <sup>38</sup>

Une intervisionnaire résume l'esprit qu'elle met dans son travail :

"Rencontrer et faire se rencontrer des êtres avec des sentiments, et non plus le robot-jeune face au robot-animateur."

Les animateurs sont en *front line* dans les relations entre le monde adulte et les jeunes, et donc bien placés pour apprécier les risques de l'indifférence, de la survalorisation ou au contraire de la criminalisation des jeunes. Ils occupent une position originale entre le traitement des situations extrêmes et la vie normale. Ils se différencient des logiques très puissantes du système scolaire et des industries ciblées "jeunes".

Ils ont une grande intelligence des relations entre les adultes et les jeunes, le travail qu'ils ont réalisé dans l'intervision en témoigne largement. Pourtant, parmi tous les métiers qui se consacrent à la jeunesse, les professionnels chargés d'animer le temps libre des jeunes occupent une place, disons-le clairement, plutôt dévalorisée. Entre les professions de l'enseignement et les professions des médias et de la culture, l'animateur, puisque c'est de lui qu'il s'agit, fait plutôt piètre figure. Par exemple, sur les barreaux de l'échelle des valeurs, on positionne tout naturellement l'enseignant au-dessus de l'animateur. C'est une injustice. Et il est probable que si l'image du métier d'enseignant s'est

---

<sup>38</sup> Un jeune français de moins de 25 ans sur trois n'est pas inscrit sur les listes électorales. "Les enquêtes approfondies confirment que les jeunes ne sont pas du tout hors du jeu politique. Ils s'abstiennent pourtant plus que la moyenne du corps électoral. C'est qu'ils ne se reconnaissent pas dans l'offre politique." Anne MUXEL (Cevipof -CNRS), co-auteur de *Cultures politiques des Français*, ouvrage collectif publié sous la direction de P. Bréchon, A. Laurent et P. Perrineau, Presses de Sciences-po.

considérablement dégradée, c'est précisément parce que la part *d'animation* y a été délaissée, le métier s'est vidé de son *âme*.

Il existe une analogie entre la relation des autorités aux jeunes et la relation des autorités aux professionnels de la jeunesse. Chez les professionnels comme chez les jeunes, on trouve le sentiment de ne pas être écouté, respecté, voire d'être carrément oublié - ce qui se traduit par un *turnover* important et une difficulté de recrutement notamment pour les postes d'animateurs.

### Le "dossier jeunes"



À se contenter de traiter "le dossier jeunes" avec sérieux mais sans réelle attention, on passe à côté des vraies questions. Finalement les jeunes (et aussi les adultes qui les rencontrent quotidiennement dans leur vie professionnelle) ont le sentiment de ne pas être écoutés. Ils le font savoir, chacun avec les moyens dont ils disposent, ou bien ils se taisent, ce qui n'est pas meilleur. Ils perdent le goût de vivre, sans raison apparente, et un jour on les retrouve morts, ou terroristes.

Hugues LAGRANGE, auteur de *De l'affrontement à l'esquive*.

*Violences, délinquances et usage de drogues* (Ed Syros) :

*"Il apparaît donc une délinquance beaucoup plus violente qu'auparavant. Et très différente, parce que les rôles sont confus. Traditionnellement, il y a un voleur et un volé, un agresseur et une victime, qui ne se connaissent pas. Ici, il s'agit de jeunes qui se connaissent, où chacun à tour de rôle peut être agresseur et agressé, voleur et volé.*



*...II ne s'agit plus forcément de s'enrichir en s'emparant du bien d'autrui, mais de manifester un mal-être : on casse, on dégrade, on agresse des passants, souvent d'autres Jeunes. On retourne la violence contre soi par la toxicomanie. Les viols sont aussi un indicateur, particulièrement dur, de misère sexuelle, de frustration. Il s'agit aussi de manifester son identité, de chercher la reconnaissance des autres...*

Extrait d'un interview dans Télérama,  
21 novembre 2001

À lire en parallèle : Alain VULBEAU, dir. *La jeunesse comme ressource, expérimentations et expérience dans l'espace public*. Ed Érès, dont voici un extrait de l'introduction :

*"... Ce travail sur la « jeunesse ressource » se démarque d'un autre paradigme qui a fait flores cette dernière décennie : la « jeunesse menace » ... Entre « populations à risques » et « territoires à la dérive », c'est tout un vocabulaire de la stigmatisation et toute une terminologie de l'inestime des autres qui se sont peu à peu installés."*

Que faire dans une situation d'incompréhension, de blocage ? Une intervisionnaire :

"Comment les points de vue peuvent se modifier, de sorte que la communication passe ? "

Réponse d'un autre intervisionnaire :

"La relation, cela se construit. Exemple : un nouveau directeur arrive, qui ne voit que les questions de finances, j'essaie de lui montrer les autres approches des problèmes. "

Un autre :

"Tout n'est pas que pognon. On a en face des personnes, des ressources, du réseau. Et l'institution peut apporter autre chose que des finances. "

Les intervisionnaires s'accordent progressivement autour de l'idée que l'on peut composer, que la relation se travaille, et aussi qu'il n'y a pas d'un côté des institutions manipulatrices et de l'autre des acteurs de terrain purs et parfaits. Là aussi, un langage commun est en travail, en construction

Les institutions ont du mal à intégrer la part d'informel, de spontanéité que comporte le travail de relation directe avec les jeunes. De leur côté les animateurs n'aiment pas beaucoup rendre compte de leur activité à des institutions. Ils parlent de leur situation paradoxale d'électron libre mais étroitement lié à des institutions, et souvent interpellé sur les institutions par les jeunes.

Tout le monde semble s'accorder sur l'idée que *le goût de vivre* se construit dans l'interaction avec les institutions, les lois, les règles, les grandes tendances et forces symboliques. Je reste cependant sur le constat du peu d'investissement qui est fait pour travailler et valoriser *le sens* de l'activité des professionnels en relation directe avec le public de la jeunesse, alors que dans la plupart des activités de service,

notamment les activités commerciales, c'est considéré comme le fondement de la qualité. <sup>39</sup>

Autre impression que je retiens de nos débats sur la relation aux institutions : la tendance croissante (que je constate dans tous les secteurs de la société que je côtoie) à une complexité de plus en plus lourde, et de plus en plus anxio-gène. La moindre question tire à elle un inextricable échec-veau de problèmes qui appellent des problèmes, et il faut dépenser des quantités d'énergie démesurées pour s'en sortir le moins mal possible.



C'est une des raisons qui font apparaître l'intervision comme une bouffée d'air frais : c'est un lieu où l'on peut prendre de la distance tout en restant très près de la pratique, et poser les questions de fonds, travailler la vision commune sans être à chaque pas bloqué par les enjeux éclatés des institutions.

---

<sup>39</sup> Voir le livre de BUTERA déjà cité.

***Russell Banks : des histoires et des jeunes...***

**Les histoires créent des liens ?** « Oui, c'est indéniable. Le besoin de raconter des histoires est profondément implanté dans la nature humaine, peut-être dans l'ADN, qui sait ? Il a dû apparaître en même temps que la parole, ou la précéder. Le fait de raconter est l'acte premier pour fonder une communauté sociale ».

**...vos livres débordent de tendresse, de compassion...** « Je suis heureux que ces qualités apparaissent dans mes textes. Elles viennent de la relation que j'entretiens avec mes personnages ».

**...La famille nucléaire telle qu'elle a été imposée à l'ère industrielle, a été détruite à l'ère postindustrielle. Et nous n'avons rien inventé pour la remplacer, à l'Ouest. Résultat les enfants sont abandonnés, sans protection face à l'économie de marché ».**

**Et sans histoire ?** « On peut le craindre... Mais ils trouvent d'autres sources. Eminem, par exemple, est un bon raconteur d'histoires. On le dit violent, réactionnaire... Mais au fond il ne fait pas autre chose que Robert Browning qui, au siècle dernier, a décrit le meurtre de sa femme dans un long poème. Personne ne croyait qu'il l'avait fait, parce qu'il était connu comme poète, romantique de surcroît ».

**Question de distance ?** « Oui, me semble-t-il. Dans une de ses chansons Eminem raille un de ses fans qui le confond avec ce qu'il dit. Eminem est un artiste, peut-être pas un artiste des plus subtils et des plus raffinés, mais un artiste. Il sait qui il est. Le danger pour lui serait de s'enfermer dans le personnage qu'on lui prête. Après tout, Kerouac n'a pas fait autre chose ».

**Confiant ?** « Dans la jeunesse, oui. Je pense qu'il faut attacher de l'importance à ce qu'ils font, ce qu'ils disent, à la façon dont ils pensent et regardent le monde ».

*Entretien avec Russell BANKS<sup>40</sup>,  
La Montagne, 18 février 2001*

---

<sup>40</sup> Auteur de *Continents à la dérive* (Actes Sud). Vient de publier *L'ange sur le toit* (Actes Sud), à lire absolument si vous êtes intéressés par les histoires en général et tout particulièrement les histoires que les adultes racontent aux jeunes...

LE MÉTIER D'ADULTE N'EST PLUS CE QU'IL ÉTAIT.  
(Le goût de vivre.)

## Le goût de vivre



[Retour à la table des matières](#)

Après une des dernières séances d'intervision, nous sommes allés déjeuner dans un petit restaurant des environs. Mon voisin de table me demande : *As-tu remarqué comme ils sont beaux?* Il

décrit une intervisionnaire qui quelques mois auparavant avait un visage tendu et des mots fermés. *Ce matin*, me dit-il, *je l'ai trouvée rayonnante, et en faisant le tour de l'assistance, je me suis rendu compte que tout le monde avait l'air non seulement à l'aise, mais plutôt satisfait, tranquillement heureux.*

Nous en avons reparlé à la séance suivante, et les intervisionnaires ont confirmé :

"Je cherche toujours les rencontres avec des personnes. Quand la rencontre de personne à personne a vraiment lieu, alors, elles et moi devenons meilleures. C'est vrai pour mon travail avec les jeunes, et c'est aussi ce que nous avons fait ici."

Nous avons le sentiment d'avoir trouvé au moins une composante de ce qu'est le *sens commun* quand à la manière d'exercer le métier d'adulte, le langage cohérent que les personnes présentes autour de la table partagent. Une sorte d'éthique que l'on pourrait exprimer ainsi : construire autour de soi des relations de qualité est toujours *possible*, cela relève d'un choix que chacun fait ou ne fait pas. Je peux dépasser ce qui fragmente, isole, replie sur soi, je peux éviter de pratiquer les calculs qui bloquent et font souffrir, et ouvrir des cercles de parole, là où je me trouve.

Une voix pourtant s'éleva pour nuancer ce bel unisson :

"C'est bien beau de parler de présence, d'attention à la personne! Mais ce n'est pas suffisant, il faut aller au-delà de la personne, prendre en compte le système. Il m'est arrivé de travailler pendant deux ans sur un projet avec un groupe où les relations étaient très bonnes. Et puis quand il s'est agit de mettre en pratique, tout s'est évanoui... On s'investit dans la relation, mais on se heurte à des murs d'incompréhension, dans des lieux de décision où il n'y que les rôles qui comptent. A quel endroit chacun peut-il être acteur, et pas seulement un rôle? Je me sens appauvri. On est tous dans le moindre effort. Tout le monde se complaît dans la mélasse. Il faudrait plus de moments où l'on peut travailler les questions de fond. Il manque de débats, de forums Et ensuite, comment faire pour que toutes ces paroles que nous échangeons puissent changer les pratiques ? "

Notre intervisionnaire avait touché le point sensible, l'endroit où nous sommes réellement en état de manque, et sans doute une des causes profondes de nos inquiétudes sur les relations entre jeunes et adultes.

Pendant un an, nous nous étions réunis et nous avons entendu des histoires sur les lieux des jeunes dans la Cité. C'est vrai, c'étaient de belles histoires. Des histoires fortes, poignantes, ou simples et affectueuses, mais qui jamais ne laissent indifférent. C'est vrai, le temps passé ensemble à raconter et écouter ces histoires a été un moment d'une grande qualité. À bien y réfléchir l'intelligence produite par ces hommes et ces femmes est à la fois extraordinaire et banale. Banale parce que quelque soit leur métier, beaucoup de gens font leur travail avec conscience, et il est donc logique qu'ils aient des histoires fortes à raconter, qu'ils prennent plaisir à les raconter, et que ces histoires soient belles à entendre. C'est encore plus vrai pour un métier où il s'agit d'accompagner pendant un bout de chemin des jeunes. Le plus étonnant se situe ailleurs : dans le silence qui entoure ces histoires. Il y a un réel décalage entre les pratiques dont "les gens" sont les auteurs et l'écho que l'on en retrouve dans la symbolique collective.

Quand les dynamiques qui donnent le goût de vivre ne trouvent pas leur reflet dans la symbolique collective, c'est tout un pan de notre être collectif qui est laissé à l'abandon, et qui finit forcément par se rappeler à nous, un jour ou l'autre, de façon violente et douloureuse.

On l'a vu à plusieurs reprises dans les pages qui précèdent : le *goût de vivre* (le sentiment que la vie est bonne à vivre et que j'y ai ma place) s'alimente à deux sources : la qualité des *relations de personne à personne*, et le *récit*, l'histoire qui nous sert de repère commun. Comment nommer ce récit ? Système de valeurs, philosophie, spiritualité, loi, règles de vie, éthique, ou simple bon sens... Les interviewés ont tenté plusieurs appellations pour nommer la dynamique qu'ils venaient de produire. Aucun terme n'a reçu franchement d'adhésion majoritaire. Le mieux est de laisser ce choix à l'appréciation de chacun selon sa sensibilité. Les



interviewés en tous cas ont préféré laisser vivre ce flottement sémantique plutôt que de cadrer trop vite dans une définition qui éteindrait le foisonnement et effacerait ce qui échappe à la définition. Il ne s'agit pas d'un récit unique et définitif, les interviewés ont clairement affirmé que ce n'est pas cela dont ils ont besoin. C'est un récit à construire ensemble, à réinventer sans cesse.

Nous revenons ainsi à la question posée au départ : *l'individu a pour une large part à construire lui-même son chemin, dans nos sociétés fragmentées, complexes et en mutation permanente. Il lui faut s'autoriser, devenir lui-même l'auteur de l'histoire qu'il vit. Quelle histoire désormais allons-nous raconter à nos enfants, si nous sommes nous mêmes en apprentissage de la vie ?*

Voilà la conclusion à laquelle arrive l'interview de Strasbourg : l'histoire que nous racontons aux jeunes, c'est ce *travail* que nous réalisons pour entretenir des *relations* de qualité et alimenter un *récit* vivant générateur de cohérences. Une responsabilité qui incombe d'abord aux adultes, détenteurs du pouvoir dans les institutions. En faisant le choix de cette démarche exigeante, ils se rapprochent des jeunes, eux-mêmes *en travail* par définition, en transition d'un état à un autre.

Le goût et le plaisir de vivre, ce sont toutes ces histoires que les individus, jeunes et adultes, s'autorisent à vivre et à raconter, tissu vivant et précieux tendu entre nous et le monde.

La dernière séance d'interview a ouvert la proposition suivante : *Just dot it !*, proclame le slogan publicitaire bien connu. Maintenant que la *culture des jeunes* a fait sa place, et si nous nous autorisons à affirmer une *culture des adultes* ?

**Remerciements à Tomi UNGERER**, qui a réalisé l'illustration de couverture, et à Caritas Fribourg qui nous a autorisé à la reproduire.

Tomi UNGERER est l'auteur d'ouvrages destinés aux adultes et de nombreux livres pour les enfants, dont *Le chapeau volant*, *Jean de la lune*, *Les trois brigands*, *Le géant de Zéralda...*

Les autres illustrations ont été réalisées par  
L'Atelier d'illustration des 3e année  
de l'École Supérieure des Arts décoratifs  
de Strasbourg

Tous nos remerciements à Claude LAPOINTE, Chris-  
tian HEINRICH et FINZO, et aux illustrateurs :

Manon PUECH ; TAM ; Marine KULESZA ; Anne ROU-  
QUETTE ; Delphine VAUFREY ; Estelle PICON ;



Edith FERNANDEZ ; Emilie  
ANGEBAULT ; Kai Hua CENG ;  
Hélène EZVAN ;

Jenni KUCK ; Pauline PIN-  
SON ; Mathieu SICOT ; Magali  
LEHUCHE ; Eléonore ZUBER ;  
Julie BLANCHIR.

Fin du texte